

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

CENT-SEPTIÈME NUMÉRO

JUIN 1912



MONTREAL
ARPOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1912

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 10 avril 1912.

LE

LES Aby
sier c
judaiques, la
à d'antiques
sous le soufl
tronc de l'Eg
et la stérilité
confus, se dé
a frappé leur
Pierre Loti
de ceux qui "
servé debout
sa chasse arde
pellent connu
pénombre des
C'est un pet
sin, il a perdu

AFRIQUE

LE CULTE DE MARIE

EN ABYSSINIE

Par M. BAETEMAN, Lazariste

LES Abyssins n'ont guère que le nom de chrétien. Grossier et puéril assemblage de conceptions byzantines, judaïques, latines, chrétiennes, musulmanes, juives, mêlées à d'antiques traditions éthiopiennes, voilà ce qu'est devenue sous le souffle délétère du schisme, la branche détachée du tronc de l'Eglise, condamnée à s'étioler dans l'impuissance et la stérilité de l'erreur. Pourtant, au milieu de ce mélange confus, se détache la douce et pure figure de la Vierge qui a frappé leur imagination et conquis leur cœur.

Pierre Loti, dans son dernier discours à l'Académie, parle de ceux qui " au fond des cryptes de leur mémoire, ont conservé debout l'image de la Madone immaculée, qui luit en sa châsse ardente, avec sa chape d'or " de ceux qui " se rappellent confusément la Vierge blanche qui veille dans la pénombre des églises. "

C'est un peu ce qui s'est passé dans l'âme du peuple abyssin, il a perdu peu à peu, une à une, beaucoup des fleurs de

la foi, surtout des œuvres qu'elle inspire. Mais, du milieu de ces ruines s'élançe, glorieuse et toujours belle, une plante qui jette un peu d'espoir autour d'elle ; cette plante, c'est le culte de la Mère de Dieu.

On a appelé l'espérance la " fleur des ruines ". Eh bien ! le culte de Marie fleurit, s'épanouit dans ce triste désert de leur foi, et c'est ce qui nous défend de désespérer !

Hâtons-nous de le dire, ce culte est tout extérieur, essentiellement superficiel, tout de surface. Là, rien de mystique, rien de vivant, rien de senti, rien qui rappelle la foi robuste, l'amour naïf de nos chevaliers du moyen-âge, rien de cette confiance filiale qui caractérise la véritable dévotion à la Vierge Immaculée.

Ce qui frappe l'imagination des Abyssins dans le rôle providentiel de la Vierge, c'est sa puissance ! Ils vénèrent la femme qui a écrasé la tête du serpent, la faiblesse et la force réunies en une créature incomparablement belle. Ils considèrent surtout la grandeur de la Mère de Dieu ; très peu, la miséricordieuse bonté de la Mère des hommes. Mais, tout cela, superficiel, machinal, exclusivement extérieur.

Quoi qu'il en soit de cette constatation, il n'en reste pas moins vrai que le culte de Marie est inné dans leurs âmes et que les enfants le sucent avec le lait maternel. Il fait partie des traditions populaires, et je ne crois pas m'avancer trop en affirmant qu'aucun peuple ne témoigne à la Mère de Dieu autant de vénération que le peuple abyssin.

Marie et saint Michel, voilà, semble-t-il, les deux axes de dévotion. Quant à Dieu, il n'occupe guère que le troisième rang.

* * *

Ouvrons
plicité des
sance de M
Egypte (ce
de la Mère
saint Pierre
consécration
jours qui sui
ou apparitic
les apôtres ;
Marie à Tsé
prononcé en
Marc ; la Dé
encore, pour
sulmans ; la
mière église
disent-ils, No
célébra la pre
l'Astério, fête
nage de Mar
(l'eau que son
jouant avec
Marie de nove
la Nativité se
l'Astério le 2 c
total de 50 fêt
Je ne crois
pareil tableau.
La fête qui
l'Assomption. C

Ouvrons d'abord leur liturgie. On sera frappé de la multiplicité des fêtes de Marie : l'Immaculée-Conception ; la Nais-
sance de Marie la *Débré-metmak* ou apparition de Marie en
Egypte (cette fête dure cinq jours) ; la fondation de l'Eglise
de la Mère de Dieu, faite, dit-on, à Césarée de Philippe, par
saint Pierre, quatorze ans après l'Ascension ; la fête de la
consécration de cette même Eglise ; l'Assomption et les cinq
jours qui suivent la *Bezouan Mariam* (la Marie de beaucoup)
ou apparition en Abyssinie de la Vierge environnée de tous
les apôtres ; la *Tsédéna Baal* ou fête d'une apparition de
Marie à Tsédéna, ville d'Egypte, à l'occasion d'un discours
prononcé en son honneur par un évêque arménien nommé
Marc ; la *Débré Kona*, ou apparition de la Vierge, en Egypte
encore, pour ordonner aux anges d'exterminer tous les Mu-
sulmans ; la *Kouskouam*, fête de la consécration de la pre-
mière église érigée en Egypte en l'honneur de Marie (ce fut
disent-ils, Notre-Seigneur lui-même qui, assisté des Apôtres
célebra la première messe en cette église) ; la Présentation,
l'*Astério*, fête du souvenir de la mort de la Vierge ; le Patro-
nage de Marie ; l'Annonciation ; la *Zéankéa mai Ouelda*
(l'eau que son fils fit surgir durant la fuite en Egypte, en
jouant avec le bâton de saint Joseph) ; enfin la sainte
Marie de novembre. Si j'ajoute que la commémoration de
la Nativité se célèbre le 1er de chaque mois, et celle de
l'*Astério* le 2 de chaque mois, nous arriverons à un chiffre
total de 50 fêtes chaque année. Toutes sont chômées.

Je ne crois pas qu'aucune autre liturgie puisse offrir un
pareil tableau.

La fête qui semble l'emporter sur toutes les autres c'est
l'Assomption. On s'y prépare par un jeûne de quinze jours.

* * *

Le roi Zéréa Yacob (xve siècle) décida que, dans toutes les églises, en plus de l'autel principal, il y en aurait toujours un autre en l'honneur de Marie.

Les églises consacrées à la Vierge sont incalculables, et leurs noms sont très suggestifs : Dais de Marie, Palais de Marie, Maison de Marie, Endroit de Marie, Maison de la Miséricorde, Arche de l'Alliance, etc. . .

Quand un cavalier passe devant ces églises, il doit descendre de sa monture, et s'il négligeait de payer à Marie ce tribut d'honneur, les gens du pays sauraient l'en punir.

On ne peut voyager en Abyssinie sans trouver chaque jour plusieurs sanctuaires, dédiés à la mère de Dieu.

Tous les écrits religieux commencent et finissent par son nom.

* * *

Quelle que soit la fête que l'on célèbre, après les chants particuliers à la circonstance, on doit toujours ajouter quelque chose en l'honneur de Marie.

On dit rarement " Marie " tout court, mais " ma mère Marie, Notre-Dame Marie. " Quelquefois aussi, on ne prononce pas son nom ; on dit simplement : " Avec son petit fils bien-aimé. "

Quand le roi va à la guerre, il emporte avec lui le *tabot* ou pierre sacrée d'une église dédiée à la Mère de Dieu. Cette pierre est placée dans une tente très riche, à côté de celle du Roi, et les plus grands honneurs lui sont rendus. C'est

là un sou
chaient to

A certai

" O Marie

neras enco

Parfois,

un festin, i

et tous von

On m'a c

voués à Ma

attributs. Q

elles pouva

cation vivan

En voici q

Marie, Espo

Fils de la V

manche de M

de Marie, Mi

de la miséric

Marie notre

Marie est ma

mère, Refuge

Si maintena

de l'Abyssin n

plus ancré si c'

Tout parle

là un souvenir biblique, rappelant que les Hébreux marchaient toujours précédés de l'arche d'alliance.

A certains jours de fête, les femmes chantent en dansant :
" O Marie, voici une année qui est écoulee, tu nous donneras encore l'année qui vient ! "

Parfois, toujours en son honneur, les grandes dames font un festin, invitent leur confesseur et de hauts personnages, et tous vont ensuite à l'église prier Marie.

On m'a cité une famille dont les cinq enfants sont tous voués à Marie et portent son nom ou l'indication de ses attributs. Quelles belles appellations, parfois ! Si seulement elles pouvaient trouver en ceux qui les portent leur signification vivante !

En voici quelques échantillons : Fils de Marie, Alliance de Marie, Espoir de Marie, Colonne de Marie, Plante de Marie, Fils de la Vierge, Plante de Sion, Serviteur de Marie, Dimanche de Marie, Part de Marie, Héritage de Marie, Forcée de Marie, Miséricorde de Marie, Don de la Vierge, Alliance de la miséricorde, Dépôt de Marie, Sorti des mains de Marie, Marie notre cœur, Butin de Marie, Provision de Marie, Marie est ma force, Souvenir de la Vierge, Marie est sa mère, Refuge de Marie, etc.

* * *

Si maintenant, nous examinons la vie publique et sociale de l'Abyssin nous retrouverons le culte de la Vierge encore plus ancré si c'est possible !

Tout parle d'Elle à l'imagination de nos Ethiopiens, de-

puis le bel épi qu'ils appellent " l'épi de Marie ", jusqu'à l'arc-en-ciel qu'ils ont baptisé : " la ceinture de Marie ! " La bonne mère intervient partout. Quand quelqu'un arrive dans un groupe, ceux qui sont assis se lèvent, et le nouveau venu leur dit :

" *Be Mariam !* (au nom de Marie !) je vous prie, ne vous dérangez pas pour me faire cet honneur."

Quand une femme est sur le point de devenir mère, toutes les autres commères arrivent et ne cessent d'invoquer Marie !

" Tout vient de Marie " disent-elles.

Si l'enfant est bien venu : " Marie vous aime bien ! " disent-elles à la mère. Si c'est le contraire : " Marie ne vous aime pas ! "

Et tous ceux qui viendront féliciter la mère, devront lui dire : " Réjouissez-vous de ce que Marie vous a si heureusement délivrée. " Et elle répond : *Amen !*

* * *

Quand les mendiants viennent demander l'aumône, c'est toujours par un " pour l'amour de Marie ! " ou un " au nom de la Mère miséricordieuse ! " qu'ils commencent et terminent leur complainte.

Les étudiants, en Abyssinie, ne paient pas de pension ; ils vivent d'aumônes. Quand ils vont dans les villages quêter leur subsistance c'est en chantant ce qui suit : " Marie, j'espère en ta miséricorde, donne-moi aujourd'hui mon pain quotidien. "

Quand elles entendent cette mélodie plaintive, les mai-

tresses de maison se précipitent pour donner à ces jeunes mendians de quoi vivre pendant plusieurs jours.

* * *

On prend souvent la Mère de Dieu comme témoin de ce que l'on dit ou promet ; c'est en son nom qu'on adjure, et cette adjuration ne peut jamais être vaine.

Une des formules ordinaires de conversation est celle-ci :

“ Que Marie t'assiste ! ” et le début des lettres commence, presque uniformément par cette phrase traditionnelle :

“ Comment allez-vous ? Moi, par la grâce de Dieu et les prières de Marie, je me porte bien. ”

Leurs proverbes eux-mêmes ont en quelque sorte incrusté dans leur langage des phrases comme celles-ci : “ Ceux qui n'honorent pas Marie finiront par manger du malheur. Si tu veux obtenir une faveur, il faut la demander par Marie. ” “ Si vous louez Marie, vous règnerez un jour avec Elle ”, etc.

Lorsque pour une fête on a fait de l'hydromel, c'est au nom de Marie et de saint Michel qu'on doit ouvrir les grandes jarres en terre où le liquide a fermenté.

* * *

Je n'en finirais pas si je voulais signaler toutes les autres manifestations extérieures de ce culte ! Pourtant je n'ai pas dit encore la haine méprisante qu'ils affectent pour les protestants qu'ils ont baptisés du nom significatif d' “ Ennemis de Marie ! ”

II

Nos paroissiens ont réussi à entrer un peu avant dans le culte intérieur de la mère de Dieu.

Tous les matins et tous les soirs, ils se réunissent à l'église pour réciter le Rosaire. Mes petits chérubins noirs ont souvent pour unique costume la petite " Marie-Vierge ", ou médaille miraculeuse, qu'ils ne cessent de me demander. Nos braves montagnards sont tout heureux et tout fiers d'installer sur leur large poitrine nue le scapulaire du Mont-Carmel ; ils le baisent avec une dévotion touchante et ne voudraient pour rien au monde s'en séparer. C'est chose gentille aussi de voir leurs chapelets suspendus à leur cou, ou attachés à leur cartouchière, à côté de leur terrible sabre recourbé.

Pour terminer ces considérations, je citerai quelques passages d'un de leurs chants liturgiques, intitulé " Eloge de la Beauté de Marie ", composé, dit-on, par le roi Zérea-Yacob, dont je parle plus haut. Il est divisé en 58 strophes.

" Salut, salut à ton beau nom si charmant, ô Marie, à ton nom plus doux que le parfum. Que ton amour, ô Vierge si douce, comme un torrent arrose mon cœur.

" Je salue les cheveux de la tête, ô Marie Ils sont si longs ils sont si beaux. O grande citadelle de Dieu, ne laisse pas gémir ton serviteur parce que mes ennemis viennent me dire : " Où est donc la source de ta fierté ? "

" Je salue ta figure, ô Marie. Elle est si jolie, si belle, si charmante, plus radieuse que les étoiles, que la lune et que les rayons du soleil. O Vierge pure, dirige mes pas, afin que

le jour e
tomber c

" Je sa

des nuag
et Caïph
du mond

" Je sa
toujours

mon âme
jours de l
de la noir

" Je sa
fleur roug
Vierge Ma
deuil et le

" Je sal
Dieu, Lui
fant pour
vers moi,
tristesse.

" Je salu
harmonieu
souffrance
que les flot
de se calma

" Je salu
divinité et
me celles d
garde-moi

le jour et la nuit, l'ennemi qui me guette ne me fasse pas tomber dans les fosses qu'il creuse sur mon chemin.

“ Je salue les cils de tes yeux, ô Marie. Ils furent comme des nuages de larmes quand Jésus fut traîné devant Pilate et Caïphe. Soutien de ma vie, au jour du Seigneur, à la fin du monde, sois l'avocate de ton pauvre petit serviteur.

“ Je salue tes yeux, ô Marie, semblables à l'étoile du matin, toujours prête à accomplir les ordres de Dieu. Refuge de mon âme, toi qui ne te disputas jamais, console-moi aux jours de la tristesse, pour que je ne sois pas lié par les cordes de la noire amertume.

“ Je salue tes lèvres, ô Marie. Elles sont comme une belle fleur rouge, O toi qui fus embellie de pureté et de sainteté, Vierge Marie, Etoile de Dieu, sauve-moi, éloigne de moi le deuil et les larmes, car j'ai beaucoup de sujets de douleur.

“ Je salue ta bouche, ô Marie. Elle embrassera le fruit de Dieu, Lui qui, étant le Père des vieillards, devint petit enfant pour nous. O Vierge Marie, mère parfumée, accours vers moi, quand ma figure sera couverte des nuages de la tristesse.

“ Je salue ta parole, ô Marie. Plus douce que le miel, plus harmonieuse que la voix d'une clochette, elle fait oublier la souffrance ! Vierge Marie, tu es la lumière de ma vie ; lorsque les flots de ce monde viendront battre mon cœur, dis-leur de se calmer, ô Mère miséricordieuse !

“ Je salue tes mains, ô Marie. Elles ont touché le feu de la divinité et n'ont pas eu besoin de s'orner de bracelets comme celles des autres filles des hommes. O colombe choisie, garde-moi pur et cache-moi sous tes ailes !

“ Je salue tes doigts, ô Marie. Ils ont su filer de beaux vêtements dans la ville de Nazareth, en Galilée. Vierge Marie, tu es l'or des mendiants qui s'en vont dans les lointains pays. Ils n'ont pas besoin de se préoccuper de nourriture, n'est-tu pas leur vintique ?

“ Je salue ton cœur, ô Marie. Il ne connut jamais la vengeance ; il en est loin comme l'Orient est éloigné de l'Occident. Vierge Marie, paradis des élus, donne-moi la robe nuptiale, une robe couverte de fleurs d'or.

“ Je salue ta virginité, ô Marie, jardin fermé, d'où sortit le brillant soleil de justice. Vierge si pure, lave-moi avec l'eau de la vie, pour que je devienne plus blanc que la neige.

“ Je salue l'assomption de ton corps, Vierge Marie. Plus belle que la rose, fleur toujours embaumée et toujours sans épines je ne saurais dire tes louanges, car je suis un étranger ! aime-moi comme une mère aime ses petits enfants.

“ Vierge Marie, je bégaie tes louanges ; mais je ne réussirai jamais à te louer dignement, même si j'avais pour par chemin toute la surface de la terre, même si toute la pluie de l'hiver se changeait en encre et le firmament en papier.

“ O Vierge, tu ressembles au Ciel qui enfante le soleil ; tu ressembles au champ qui enfante le blé. Refuge des pêcheurs, aie pitié de moi, fais-moi vivre autant que mes pères et pardonne à mes parents tous leurs péchés. *Amen.* ”

* *

Quand, au souffle glacé du Nord, les feuilles tombent, les fleurs se flétrissent, la nature semble tout en deuil. Le soleil

a voilé
nids ; p
frimas.
sein de
chêne, o
fleur, te
la nature
N'est-
ce pays
âmes ; p
le lugub
culte de
décombr
consolant
Oui, à
sence de
de s'asse
Marie qui
culte qui
qui reste
fleur qui
nous consc
pérer.

Quand l
bataille, la
qui lui vie
triste agon

a voilé sa lumière, le chant des oiseaux s'est éteint dans les nids ; partout règnent le silence, le vent froid, la neige, les frimas. On dirait que la nature est morte. Cependant, du sein de cette mort, de ce désert glacé, au pied d'un vieux chêne, ou sur les flancs d'un rocher couvert de mousse, une fleur, tendre et frêle, étale ses couleurs, et semble sourire à la nature en deuil. On l'appellé *Perce Neige* ✓

N'est-ce pas là une image frappante de ce qui se passe en ce pays ? Le schisme et l'hérésie ont semé la mort dans les âmes ; plus de fleurs, le soleil de justice s'est voilé ; partout le lugubre spectacle de la désolation et des ruines. Mais le culte de Marie ne vient-il pas percer tout cet amas de décombres, et, projetant sur tant de misères sa douce et consolante lumière, nous prêcher l'espoir ?

Oui, à la vue des ravages causés par le schisme, en présence de cette désolation, on serait tenté, nouveau Jérémie, de s'asseoir sur ces ruines pour y pleurer. Mais le culte de Marie qui a résisté au temps et à toutes les destructions, ce culte qui est devenu comme l'âme et le signe distinctif de ce qui reste de religion aux Abyssins n'est-il pas comme une fleur qui perce les neiges de l'erreur et vient gracieusement nous consoler, et aussi, semble-t-il, nous défendre de désespérer.

* * *

Quand le soldat, loin de sa patrie, tombe sur un champ de bataille, la dernière vision qui le hante, le dernier souvenir qui lui vient au cœur c'est celui de sa mère ; et dans sa triste agonie, répondant comme un écho aux cris lugubres

dés oiseaux de proie qui veillent, un mot s'échappe de ses lèvres mourantes, mot presque toujours le même, sublime en sa touchante simplicité, qui monte solennel, émouvant, plaintif, dans l'immensité : " Ma mère, ô ma mère ! "

Sans le savoir, le peuple abyssin ressemble à ce pauvre blessé. violemment détaché du tronc de l'Eglise, il est tombé, s'est desséché. Aujourd'hui, c'est une branche morte, parce que la vie n'y circule plus !

Mais son amour pour la mère de Dieu, n'est-il pas le cri inconscient peut-être, mais vivant, de l'enfant qui appelle sa mère ? N'est-il pas une preuve que ce pauvre peuple ne veut pas mourir ?

* * *

O Marie, ô Mère de Jésus, ô notre mère, plus douce, plus tendre, plus miséricordieuse que nos mères de la terre, " bonne petite maman du ciel ", comme vous appelait un jeune missionnaire, écoutez le cri de votre enfant, de votre petit soldat : Pitié, ô mère, pour ce peuple qui, malgré ses égarements, vous est resté fidèle, pour ce peuple qui a eu le malheur d'abandonner votre fils, mais qui semble s'accrocher en désespéré à vos bras pour vous supplier d'avoir pitié de lui !

O vous qui avez écrasé la tête du serpent, vous qui " seule détruisez les hérésies à travers le monde ", du haut du Ciel où vous réglez glorieuse, abaissez sur nous un regard de bonté !

Jésus, notre chef, nous a envoyés à la conquête des âmes. Il nous a dit : " Venez, suivez-moi " ; il nous montre ce

peuple et nous répète : " J'ai des brebis qui ne sont pas de mon bercail, il faut que vous me les ameniez ! " Mère, bonne mère, tendre mère, pitié pour ce malheureux peuple égaré, arrachez de ses yeux le bandeau qui les couvre, arrachez de son cœur la pieuvre de l'hérésie qui le ronge, éclairez-le.

Enfant prodigue, s'il s'est éloigné du bercail, s'il a fait pleurer son père, s'il gémit tristement, aujourd'hui, dans la servitude de l'erreur, il ne vous a pas abandonnée, vous, sa mère ! Vierge Marie ! souvenez-vous et sauvez-le !



AFRIQUE

CROQUIS NOIRS

AU PAYS ABYSSIN

Par M. BAETEMAN,

Missionnaire Lazariste en Abyssinie

(Suite et fin) (1)

**XIV. — Triste état de l'Eglise d'Abyssinie. — Erreurs.
— Administration des sacrements. — Etat
des mœurs.**

Maintenant, passons en revue les ruines que le schisme a accumulées dans ce malheureux pays !

C'est l'inévitable sort des Eglises qui se séparent de Rome de tomber si bas qu'on les croirait mortes. Elles sont réduites à l'état de momies ; *nomen habes quod vivas et mortuus es*. Au dehors elles semblent vivre encore ; mais, au dedans, on ne trouve que la pourriture du tombeau ! Ne dit-on pas sur tous

(1) Voir les quatre numéros précédents.

les tons que l'Abyssinie est chrétienne ? Et bien, voyons ce qu'elle a conservé de la foi que lui prêcha saint Frumence.

* * *

C'est M. Coulbeaux qui va nous renseigner.

“ Sous des signes extérieurs et des apparences qui frappent et en imposent, l'observateur attentif ne découvre en ce pays qu'un christianisme faible et sans profondeur, qui s'attache à l'accessoire et oublie l'essentiel, qui est esclave d'une foule de pratiques religieuses et ne se fait aucun scrupule de fouler aux pieds les préceptes les plus graves de la loi divine. En un mot, ce christianisme étroit et superficiel apparaît comme une forme de la religion orientale et du pharisaïsme. Objectivement la religion des Abyssins a pour code la loi dogmatique et naturelle de l'Eglise copte, s'accommodant de coutumes judaïques et de superstitions païennes. Subjectivement, comme chez tant d'autres Orientaux c'est un sentiment religieux, une religiosité, plutôt que la foi vive et pratique qui commande ses devoirs au chrétien.

“ Quand vous mettez le pied en Abyssinie, on vous montre de toutes parts des sanctuaires, qui ne sont pas et ne peuvent être, vu leur construction, les “ maisons de Dieu ” où l'on s'assemble pour entendre des instructions, recevoir les sacrements et prier en masses pressées. Ce sont des masures exiguës, grossières, inhabitables, indignes de Dieu... Chaque matin, les prêtres y balancent leurs encensoirs à grelots et en font le tour en répandant la fumée de l'encens et les for-

mules de prières, le long des couloirs sombres qui environnent le temple. Le peuple en baise les murs extérieurs, se prosterne sur le seuil, et quelquefois, le dimanche ou le jour de certaines fêtes, y fait station, pendant que les clercs chantent et dansent au son du tambour et des cymbales.

“ La religiosité des Abyssins, entrant routinièrement dans les plus petits détails de leur vie domestique et sociale, et se mêlant à leurs actes, devient, par ces observances de pure forme, comme une parodie inconsciente des choses saintes.

“ Surpris par l'air de gravité solennelle naturel aux Orientaux, le touriste de passage croit facilement à la sincérité de ces observances religieuses. Dans la vie privée, dans l'intimité, la conscience des Abyssins est relâchée, et leurs mœurs, qui paraissent sévères, sont en réalité d'un dissolu sans gêne.

“ En résumé, piété d'ostentation et de parade qui, à l'intérieur, n'a rien de solide ni de sérieux, rigoureuse fidélité aux observances rituelles marchant de pair avec tous les désordres ; alliances monstrueuses de la religiosité avec les vices les plus révoltants ; jeûne, absolutions, aspersion d'eau bénite, se mêlant à tous les excès ; le nom béni de la Vierge se croisant avec les plaisanteries les plus éhontées voilà ce que la sincérité véridique oblige à déclarer sur la religion d'Abyssinie. ” (M. Coulbeaux, dans les *Missions catholiques au XIXe siècle*).

Ce jugement porté par un missionnaire qui a passé trente-trois années dans ce pays, est de taille à renverser bien des illusions ; mais combien tristement véridique ne va-t-il pas vous paraître quand vous aurez pris connaissance des détails qui vont suivre !

10 LES ERREURS

Heureux les peuples qui vivent dans l'atmosphère de la foi ! Malheureux ceux qui l'ont rejetée, ou qui l'ont tellement défigurée qu'on ne la reconnaît plus !

Dans son *Histoire de l'Ethiopie*, M. L. Marié écrit :

“ Le fonds de la croyance est le même chez les Abyssins que chez les catholiques romains, et nous adorons les uns comme les autres, un seul Dieu éternel et tout-puissant. ”

Nous allons voir si le fond de la croyance est le même. Sans doute leur Dieu est le même que le nôtre ; mais que de divergences entre eux et nous ! Notons les principales :

1o Ils sont partisans d'Eutychès qu'ils condamnent et de son disciple Dioscore qu'ils ont canonisé.

Vous leur demandez :

“ — Jésus-Christ est-il Dieu ?

“ — Oui.

“ — Est-il homme ?

“ — Oui !

“ — Donc, il a deux natures ?

“ — Non ! une seule ! ”

Impossible de les faire sortir de là !

2o Le Saint-Esprit, disent les Abyssins, ne procède pas du Fils, mais du Père seul. — Cette erreur leur vient des Grecs.

3o Dieu a un corps matériel. Ne dit-on pas dans la Bible qu'il a des mains, des yeux, etc... ?

4o Ce sont les parents qui donnent l'âme aux enfants, et leurs docteurs se servent pour cela d'une comparaison assez gentille : “ Approchez une bougie d'une autre bougie et lu-

N'est-ce pas que ce n'est pas trop mal trouvé ?
mée, cette dernière communiquera sa propre lumière sans
diminuer la sienne. ”

Et ils ajoutent : “ De même qu'une lumière claire et propre
ne reçoit pas les souillures d'une lumière obscure et sale, de
même l'âme des enfants ne prend pas le péché des parents
et naît innocente ; mais elle perd son innocence en s'unissant
au corps, car alors elle fait un acte d'abjuration ! ”

Comment ? Pourquoi ? Ils ne le savent pas.

50 Ils n'admettent pas le purgatoire. Les âmes, au sortir
de ce monde, ne vont ni en enfer ni au ciel ; elles restent
“ sur le bord ” de l'un ou de l'autre jusqu'au jour du juge-
ment dernier. N'empêche pas qu'ils font des “ *teskar* ” ou fêtes
des morts, fêtes qui, selon eux, ont le pouvoir de faire sortir
l'âme de l'enfer.

Saint Michel va de temps en temps faire un tour en enfer
et en retire les âmes qui ont eu pour lui de la dévotion.

60 Il est évident que pour eux le Pape est un simple évê-
que. — D'après eux, saint Léon a été le dernier chef de
l'Eglise à Rome. Mais comme il s'est trompé en proclamant
deux natures en Notre-Seigneur, son pouvoir lui échappa et
alla se transplanter à Alexandrie, dont, disent-ils, les patriar-
ches n'ont jamais erré ! Le chef suprême de l'Eglise de Dieu
pour eux, est donc le patriarche copte d'Alexandrie.

70 Un des grands griefs qu'ils nous font est de ne pas
sanctifier le samedi ; pour eux, c'est comme un “ petit di-
manche ”, et ils ne peuvent travailler ce jour là. Ajoutons,
en passant, qu'ils ont des jours fériés en si grand nombre que,
pendant deux tiers de l'année, tout travail est interdit.

80 Q
divinité
90 Er
voir con
Christ. I
beat, les
toutes le
snr ce su
qu'ils n'e
entière à
“ Vous
disent-ils
un seul cé
nez pas co
Vous man
avoir man
ment après
La seule
nité du ma
mais sans s
Pour le t
ne doit pas
arbres de la
qui s'est dor
sur un texte
celui-ci : “ L
ennemis lèch
(lécher la te
ressemble à

80 Quelques-uns disent encore : “ La divinité est née, la divinité est morte !

90 Enfin ce qui les divise surtout, c'est la question de savoir comment s'est faite l'onction de la grâce en Jésus-Christ. Là-dessus, ils sont partagés en trois sectes : les Ke-beat, les Oueld-Keb et les Tsegga-Lidj. Je vous fais grâce de toutes les explications, confusions et hérésies qu'ils amènent sur ce sujet. La plupart n'y comprennent rien ; n'empêche qu'ils n'en sont pas moins capable de passer une journée entière à discuter sur ces questions.

“ Vous ne communiez que sous une seule espèce, nous disent-ils c'est un péché. Vous ne dites la messe qu'avec un seul célébrant. Vous consommez du tabac. Vous ne jeûnez pas comme nous. Vous faites vos hosties avec du papier. Vous mangez des animaux impurs. Vous dites la messe après avoir mangé (nous voyant donner le salut du Saint-Sacrement après-midi, ils prennent cela pour la messe), etc...”

La seule chose qu'ils trouvent bonne chez nous, c'est l'unité du mariage ! Ils admirent ce point de notre discipline mais sans avoir la plus petite velléité d'essayer de l'imiter.

Pour le tabac, ils ont leur façon à eux de prouver qu'on ne doit pas en prendre. Au Vendredi-Saint, paraît-il, tous les arbres de la terre ont séché de douleur... excepté le tabac qui s'est donc révolté contre Dieu. Enfin pour étayer cela sur un texte d'Écriture Sainte, un de leurs *deftéras* a trouvé celui-ci : “ Les Ethiopiens se prosterneront devant lui, et ses ennemis lècheront la terre. ” Or cette dernière expression (lécher la terre), selon eux, s'applique au tabac ; le tabac ressemble à de la terre ! Donc ceux qui lècheront la terre

(traduction : mangeront du tabac), seront les ennemis de Dieu. Le roi Jean, voulant appuyer de toute son autorité cette défense, faisait couper le nez à ceux qui prisaient.

Il nous arrive parfois des schismatiques, qui, disent-ils, ont fort envie de se convertir... Savez-vous pourquoi? Parce que, dans notre religion, on ne défend pas de " manger du tabac ". Voilà un " motif de crédibilité " auquel je n'avais pas songé autrefois en étudiant la théologie.

* * *

Si je ne craignais de vous ennuyer, je vous citerais tout un monceau de légendes, écloses dans leur imagination et auxquelles ils croient autant qu'à l'Évangile.

Quelques-unes, seulement.

Saint Abba naquit un jour de Noël, à minuit ; il vécut dans les montagnes, gardé et servi par les lions. Après sa mort, les anges le transportèrent à Jérusalem, et l'ensevelirent dans le sépulcre même de Notre-Seigneur (1200).

Un de leurs saints convertit un jour Satan lui-même ! Rude besogne ; Satan vécut pendant quarante ans dans le désert menant une vie fort édifiante ; mais au bout de ce temps, il redevint Satan comme auparavant. Pauvre diable !

Un autre saint avait le pouvoir de se rendre à Jérusalem pour y célébrer la messe sur le Saint Sépulcre et de revenir dans la même journée. Pour faire un si long voyage en si peu de temps, il montait à califourchon sur une cigogne. Le monastère de Brébé-Damo situé au sommet d'un plateau affreusement escarpé, n'est accessible qu'en se hissant au

moyen d'
chant une
l'ascension
d'aéroplan
prêta sa qu
haut. Apr
corde dans
rent et le r
encore de r
300 élèves,
même saint
et l'autre le
gea qu'un p

Ce qui por
abyssine, c'es
de Byzance, s
Théodoros,
ses sujets. En
n'embrassera p
mon âme, aur
La croyance
suivante :
" Jésus-Chri
nité est aussi s
Esprit. "

moyen d'une corde. Abouna Aragaoui, un saint moine, cherchant une retraite, trouva ce grand rocher et voulut en faire l'ascension ! Comment s'y prendre ? Pas d'ascenseurs, pas d'aéroplanes ! Heureusement un serpent très complaisant lui prêta sa queue, à laquelle il s'accrocha, et put monter jusqu'en haut. Après cette ascension, Abouna Aragaoui lança une corde dans le vide, grâce à laquelle ses disciples le rejoignirent et le monastère fut fondé. Ce mode d'ascension existe encore de nos jours ; le couvent est célèbre, il compte plus de 300 élèves, on remplace la corde... quand elle s'est cassée ! Ce même saint Aragaoui resta sept ans, un pied dans un marais et l'autre levé en l'air ! pendant tout ce temps, il ne mangea qu'un petit pois !!!

* * *

Ce qui porte au comble le désordre dans la pauvre Eglise abyssine, c'est souvent les négus, à l'exemple des empereurs de Byzance, se mettent à légiférer sur la religion.

Théodoros, le revolver au poing, imposait sa croyance à ses sujets. En même temps, il publiait cet édit : " Celui qui n'embrassera pas la religion de l'Abouna Salama, le père de mon âme, aura le pied et la tête coupés. "

La croyance imposée par lui se réduisait à la proposition suivante :

" Jésus-Christ en tant qu'homme est Dieu. Son humanité est aussi savante que Dieu le Père et Dieu le Saint-Esprit. "

20 LES JEUNES

C'est surtout dans la pratique du jeûne et de l'abstinence que se révèle le pharisaïsme de cette religion toute d'extérieur.

" Jeûne et fais ce que tu voudras ! " Voilà, à peu près, en pratique l'essentiel de ce que les Abyssins ont conservé des commandements de Dieu et de l'Eglise ; le reste, pour eux, est à peu près lettre morte.

Ils ont environ 200 jours de jeûne par an :

10 Le jeûne de Ninive (3 jours), deux semaines avant le jeûne d'Héraclius ;

20 Le jeûne d'Héraclius (8 jours), pendant la semaine qui précède le carême ;

30 Le carême (7 semaines) dure jusqu'à la Semaine Sainte inclusivement. Le dimanche pourtant, il n'y a qu'abstinence. De même ceux qui ont fait le jeûne d'Héraclius sont exempts de l'abstinence du samedi. De Pâques à la Pentecôte, vacance. Il n'y a pas un seul jour de jeûne ni d'abstinence ;

40 Du lundi de la Pentecôte au 11 juillet inclusivement, jeûne des Apôtres. Sa longueur varie suivant les années : en 1907, il a été 18 jours de ; en 1915, il sera de 49 jours ;

50 Jeûne de l'Assomption, qui commence le 7 août et dure jusqu'à la veille de l'Assomption (21 août) ;

60 Le jeûne de Kouskouam (nom du lieu où ils croient que la Sainte Famille s'arrêta en Egypte). Il commence le 6 ou le 7 octobre et va jusqu'au 15 ou 16 novembre ;

70 Le jeûne de l'Avent, qui commence le 24 ou 25 novembre, et dure jusqu'à Noël (7 ou 8 janvier) ;

80 Enfin, j'ai
gneur le 1
chaque ve
la Pentecô
Les Aby
ber dans u
Et quel
res selon le
d'eau ; mai
manger (de
l'on veut ! -
il pleut, de

Enfin, j'ai
me temps je
on ne peut c
les saintes c
a le malheu
une seule foi
la fin du jeû
accomplit cet
mortifié pour

30

Nous abor
Les sacrem
presque des sc

80 Enfin le jeûne de la vigile du baptême de Notre-Seigneur le 18 ou 19 janvier. Ajoutez à tous ces jeûnes celui de chaque vendredi et de chaque mercredi, excepté de Pâques à la Pentecôte.

Les Abyssins ne sortent donc d'un jeûne que pour retomber dans un autre !

Et quel jeûne ! jusqu'à midi selon les uns, jusqu'à 3 heures selon les autres on ne doit même pas avaler une goutte d'eau ; mais ensuite, à la mode musulmane, on peut boire et manger (de ce qui est permis), jusqu'à minuit, autant que l'on veut ! — On voit des fanatiques fermer la bouche quand il pleut, de peur qu'une goutte ne vienne à rompre le jeûne.

* * *

Enfin, j'aurai tout dit si j'ajoute que, quand il y a en même temps jeûne et fête d'obligation, — ce qui n'est pas rare, on ne peut commencer la messe que vers midi : en avalant les saintes espèces, le jeûne serait violé ! De plus, si l'on a le malheur (ou le bonheur) de transgresser la loi du jeûne une seule fois, tout est rompu, on n'y est plus tenu jusqu'à la fin du jeûne commencé. Dans les couvents, le supérieur accomplit cette loi tout seul, et tous les jours de l'année, il se mortifie pour ses subordonnés.

30 ADMINISTRATION DES SACREMENTS

Nous abordons ici une question bien grave et bien triste. Les sacrements de vie sont devenus pour les Abyssins presque des sources de mort.

Le *baptême* est d'une validité au moins douteuse. Le mode d'administration varie presque avec chaque église. La plupart du temps, on récite d'abord les prières, et l'enfant est plongé ensuite dans un baquet d'eau. Donc il n'y a pas union de la matière et de la forme.

Même s'ils vont mourrir, les enfants ne sont pas baptisés, les garçons avant d'avoir atteint 14 jours, les filles, 8 jours.

* * *

Immédiatement après le baptême, le prêtre donne la *confirmation*, avec de l'huile non bénite ; un célébrant lit des formules, un autre oint l'enfant.

Avant de venir à l'église, l'enfant a déjà reçu un nom dans sa famille. C'est ordinairement la première parole qui sort de la bouche de la mère ; il va sans dire qu'il n'y a là rien moins qu'un nom liturgique. Au baptême, les enfants reçoivent un autre nom plus ecclésiastique qu'ils conservent d'habitude.

Tous les prénoms, à peu près, sont religieux, c'est même quelque chose de frappant ; mais, hélas ! ce n'est pas le nom qui fait l'homme. En voici quelques spécimens : " Fils de Marie ", " Esclave de Marie ", " Dimanche de Marie ", " Fils de saint Michel ", " Epée de saint Michel ", " Aile de saint Michel ", " Plante de la Foi ", " Colonne de Marie ", " Fils d'Abraham ", " Bâton de Sion ", " Parent du Sauveur ", " Race de la lumière ", " Colonne de la Croix ", " Don de Jésus ", " Serviteur de saint Georges ", " Plante de Marie ", " Père secourable ", etc.

L'Eucha
de vin, on
y ajoute un
donne la c
fants au m
chose rare i
aux veuves,
Dans les
autres église
prêtres la cé
villages, où,
diacres.
Au saint-s
nité, trois p
est consacré.
en l'honneur
et les servant
sement les A
complaisant.
Le petit en
prêtre lui don
quand une m
l'avoir servie,
qu'elle porte s
Pour ce qui
renoncent à l'a

* * *

L'*Eucharistie* est faite avec du pain fermenté. A défaut de vin, on pile 5 à 6 grains de raisin sec entre 2 pierres, on y ajoute un verre d'eau ; ce liquide servira de vin. On ne donne la communion qu'aux moines, aux religieux, aux enfants au maillot et à ceux qui sont mariés légitimement, chose rare ici. On la refuse aux jeunes gens, aux veufs et aux veuves, quelque bonne que soit leur conduite.

Dans les couvents, on dit la messe tous les jours ; dans les autres églises, seulement les dimanches et jours de fêtes. Les prêtres la célèbrent chacun à leur tour, surtout en certains villages, où, sur 400 à 500 habitants, il y a 60 prêtres et diacres.

Au saint-sacrifice sont présentés, en l'honneur de la Trinité, trois pains chacun d'une livre environ ; mais un seul est consacré. Douze pains plus petits sont en outre, offerts en l'honneur des 12 apôtres. Tout est mangé par les prêtres et les servants après la messe ; rien ne doit rester, heureusement les Abyssins ont à leur disposition un estomac très complaisant.

Le petit enfant communie au jour de son baptême ; le prêtre lui donne une goutte de vin au bout de son doigt ; et quand une mère de famille arrive pour communier, après l'avoir servie, le prêtre fait aussi communier le petit cavalier qu'elle porte sur son dos.

Pour ce qui est de l'*Extrême-Onction*, les prêtres abyssins renoncent à l'administrer, la formule en étant trop longue.

* * *

L'Ordre est le sacrement le plus profané. Pour obtenir d'être promu au diaconat, on donne un morceau de sel (20 centimes) ; pour le sacerdoce, deux. Ceux qui ne savent pas lire et veulent être prêtres font en cachette remettre un peu d'argent à l'évêque, et aussitôt toute difficulté s'aplanit.

Voici comment se fait, d'ordinaire, la cérémonie d'ordination.

Pour les diacres (tout le monde peut l'être, même les petits enfants), les ordinands sont réunis dans une grande salle ; l'évêque leur applique la croix sur le front et souffle dessus, sans doute pour leur donner le Saint-Esprit. Mais, s'ils sont trop nombreux, il se contente de les bénir en bloc avec sa croix et souffle de toutes ses forces aux quatre coins cardinaux et c'est fini.

Pour les prêtres, la cérémonie n'est pas plus compliquée si ce n'est qu'un examen de lecture la précède. Parfois même l'évêque se contente d'un mot : " Va, sois prêtre !

Le R. P. Martial raconte que les prêtres du Kaffa, pour être ordonnés, donnent des outres aux marchands, qui les présentent à l'évêque en passant. Celui-ci souffle dedans, et les prêtres, prenant en mains les outres, les pressent, reçoivent le souffle de l'évêque, et ils se croient ordonnés.

Quand quelqu'un meurt, les amis arrivent à la maison du défunt, et pour se dédommager de leurs fatigues choisissent et emportent tout ce qui leur plaît dans la maison. Après quoi, ils procèdent à l'enterrement, qui dure de 6 à 8 heures. Si on leur demande de réciter le psautier de David pour

un défunt
avait pris
rèrent au
sauvée qu

Les abo
pouvoir ép
Quant a
trop cavali
bale qu'ils

L'abouna
à 30,000 th
dire à un en
res de mes.a

Les évêqu
plusieurs fer
7, que le pe

Une arme
pos, c'est l'ex
quand Méné
de 3,000 sold
l'abouna fuln
voudraient le

La confess
commerce. Le

un défunt, les parents doivent donner un veau ! Un homme avait prisé pendant sa vie. Après sa mort, les prêtres déclarèrent aux héritiers que l'âme du défunt ne pouvait être sauvée que moyennant un don de 5 vaches.

* * *

Les *abounas* (évêques) ont-ils vraiment le caractère et le pouvoir épiscopal ? C'est très douteux.

Quant aux prêtres abyssins, étant donnée la façon par trop cavalière dont se fait la cérémonie, il est plus que probable qu'ils ne sont pas ordonnés.

L'*abouna* coûte cher aux Abyssins, on doit le payer 20,000 à 30,000 thalers au patriarche d'Alexandrie ; ce qui faisait dire à un empereur : " Evêque, tais-toi et obéis ; tu ne diffères de mes autres esclaves que par le prix que tu m'as coûté."

Les évêques abyssins sont mariés. Ils ont même parfois plusieurs femmes. Le trop fameux *abouna* Lalama en avait 7, que le peuple appelait " les 7 péchés capitaux ".

* * *

Une arme puissante dont ils usent et abusent à tout propos, c'est l'excommunication. Ainsi, après la bataille d'Adous, quand Ménélick eut fait couper un pied et une main à plus de 3,000 soldats indigènes qui s'étaient battus contre lui, l'*abouna* fulmina l'excommunication contre tous ceux qui voudraient les soigner.

La *confession* est pour les prêtres abyssins un objet de commerce. Les péchés sont taxés ! Aussi les prêtres laissent

à leur mort, à ceux des confesseurs qui sont leurs amis, leurs pénitents comme un héritage.

C'est un peu à cause de cela que la confession est très rare. On se contente d'habitude, quand on rencontre un prêtre de lui dire : " *Ifetougne* " (absolvez-moi), et lui de répondre sans s'arrêter : " *Ifetache* sois-ab-ous)".

* * *

Si le péché accusé est très grave, le prêtre ne peut pas trancher le cas lui-même, il va en parler à son supérieur, qui souvent n'est même pas prêtre, et c'est ce dernier qui fixera, la pénitence à imposer selon le cas.

Voici quelques spécimens des pénitences imposées : rester de 3 à 7 ans sans manger ni beurre, ni œufs, ni lait, ni viande ; réciter 40 fois le psautier de David ; faire 500 génuflexions tous les jours pendant trois mois, etc.

Heureusement les pénitents ont deux moyens pratiques de se tirer d'affaire : ou bien donner une certaine somme au confesseur qui réduira de beaucoup la pénitence, ou bien aller trouver des amis, leur expliquer le cas et partager avec eux la pénitence à faire. Enfin on peut en appeler à l'évêque. Un prêtre député par ce dernier entend les réclama-tions ; chacun, publiquement, expose son péché et la pénitence im-posée ; alors la pénitence est réduite au prorata de la somme offerte. Comédie encore ! mais comédie sacrilège !

* * *

Le *Mariage* n'existe presque jamais, bien qu'on trouve,

dans le
çon de l'a

Voici, d
ratifs sont
de la jeun
se préoccu
le veuille c
grand dîne
choisit en c

me, les an

consenteme

Au sortir
cesseront d'
ger de femr
gulier, ensu
Dans la vill
il n'y a qu
femme.

J'en ai asse
baissement es
que je n'ai pas
tre tout ce qu
Un jour, ur
de lui quelque
tournait tout
avait dans la
reçu chez un "

dans le rituel abyssin, les détails les plus précis sur la façon de l'administrer.

Voici, d'habitude, ce qui se passe. Lorsque tous les préparatifs sont faits des deux côtés, c'est-à-dire quand les parents de la jeune fille ont reçu l'argent, ils donnent leur fille sans se préoccuper de savoir si elle consent à se marier. Qu'elle le veuille ou non, au jour fixé, on vient la prendre. Suit un grand dîner auquel assiste le confesseur, que le jeune marié choisit en cette circonstance. Celui-ci bénit l'homme, la femme, les animaux, la maison, mais sans dire un seul mot du consentement réciproque que les conjoints doivent se donner

Au sortir du dîner, les voilà unis jusqu'au moment où ils cesseront d'être d'accord. Les Abyssins peuvent donc changer de femme comme ils veulent, se marient d'abord au singulier, ensuite au pluriel, mais toujours au conditionnel ! Dans la ville de Gondar, qui compte près de 3,000 habitants, il n'y a que trois familles où le mari n'ait qu'une seule femme.

* * *

J'en ai assez dit, je crois, pour montrer à quel degré d'abaissement est tombée cette Église autrefois si fervente. Ce que je n'ai pas dit, c'est la haine de beaucoup d'Abyssins contre tout ce qui est catholique.

Un jour, un enfant étant venu voir un missionnaire, reçut de lui quelques morceaux de sucre. Le pauvre petit s'en retournait tout joyeux quand son père aperçut le sucre qu'il avait dans la main. Et comme l'enfant avouait qu'il l'avait reçu chez un "Frenji", le père, furieux, lui lança une énor-

me pierre, qui heureusement manqua son but ; puis, prenant le sucre, il l'écrasa entre deux pierres.

• • •

Nous aurions, malgré tout, beaucoup de conversion si un peu de liberté nous était enfin donnée ! Mais la peur est là qui glace les meilleures bonnes volontés. Les pires avanies attendent ceux qui se convertissent : leurs parents les maudissent, leurs prêtres les supplient de revenir à eux ; on va jusqu'à confisquer leurs biens, leur voler les champs qu'ils cultivent, les réduire à la mendicité et dès que la persécution s'élève, c'est la prison, la flagellation, parfois la mort.

On comprend qu'en face de pareilles difficultés, les plus vaillants reculent : ou bien, ils font ce raisonnement, qui parfois calme les remords de leur conscience :

“ Je sais bien que la véritable religion c'est la religion catholique mais, si j'y entre, je m'expose à une foule de difficultés qui me rendront la vie impossible. Conclusion : attendons des jours meilleurs ! ”

• • •

Ah ! ces jours meilleurs, quand viendront-ils luire sur ce maleureux pays ? L'Eglise de Dieu ne craint pas les persécutions ; mais elle a besoin de l'air de la liberté pour vivre.

Emprisonnés dans l'affreux ravin d'Alitiéna, qui serait inhabitée si nous n'étions pas là, nous allons, comme Moïse, du haut des montagnes, contempler au loin l'immense terre pro-

mise que
Le plus s
moindre
presque in
auquel no
foi, la for
mour de I
Et nous

Après ce
tiques supe
rencontre n
pourra-t-on
tianisme lui
Essayons
d'absurdités
ici créance e

Le serpent
çons par le se
Ici, c'est pre
Quand il hab
le protecteur.
malheurs.
A trois heur

mise que Dieu nous a confiée ; nous ne pouvons y pénétrer. Le plus sage pour le moment est de " faire les morts ". La moindre imprudence, un zèle inconsidéré aurait pour effet presque immédiat de nous faire chasser de ce dernier poste auquel nous nous attachons avec toute l'énergie que donne la foi, la force que donne l'espérance, et l'opiniâtreté que l'amour de Dieu fait germer dans nos âmes.

Et nous attendons !

XV. — Les superstitions

Après ce qu'on vient de lire, s'étonnera-t-on que les pratiques superstitieuses abondent en Abyssinie ? Si l'on en rencontre même en des pays civilisés, quelle collection n'en pourra-t-on pas faire dans cette terre barbare où le christianisme lui-même est si étrangement défiguré ?

Essayons de mettre un peu d'ordre dans le ramassis d'absurdités qui, sous couleur de religion, ont trouvé par ici créance et faveur.

10 LES ANIMAUX

Le serpent tombe le premier sous ma plume ; commençons par le serpent.

Ici, c'est presque un dieu, un génie ; aussi est-il " tabou ". Quand il habite une maison, il en est comme le dieu-lare, le protecteur. On ne peut le tuer sans s'exposer à de grands malheurs.

A trois heures d'ici avait élu domicile un magnifique boa,

long de 10 à 12 mètres. Je nourrissais contre lui des idées belliqueuses. Mais on nous conseilla de laisser ce paroissien-là tranquille, bien qu'on fût exposé à le rencontrer sur sa route en allant à Gouala. Sa mort aurait, paraît-il, amené le dessèchement complet du torrent où il vivait.

Nos gens, même catholiques, aiment à se mettre des amulettes au cou et ils y installent parfois des os de serpent. Il paraît que cela porte bonheur.

Chez les Gallas, ce culte du serpent va si loin que, si l'un d'eux daigne venir loger chez vous, on lui donne tous les jours du lait à boire.

Chez les moines du couvent de Gonndé-Goundé, à six heures Gouala, on montre une caverne, résidence d'un terrible dragon.

“ Ce monstre, disent-ils avant d'être contraint par nos prières à se renfermer dans son antre, dévorait chaque jour une jeune fille que les gens du pays lui jetaient en pâture. ”

Un jour que Mgr de Jacobis allait voir ces moines, il leur demanda pourquoi ils ne cherchaient pas à se débarrasser d'un voisin si incommode :

“ C'est que, répondirent-ils, nous avons peur de voir à sa mort le monde anéanti ! ”

* * *

Passons aux oiseaux, personnages plus intéressants.

Il y a un petit oiseau rouge, tout mignon, qu'on ne doit pas tuer, parce que, paraît-il c'est dans son petit corps que les âmes des petits enfants vont après leur mort.

Le pi
églises se
Avis a
Si vou
vous aur
gazelle e
c'est Sate
mangez p
Il y a t
un moine
ment il ch
mauvais s
Si le co
cas) ; mai
que le roi

Entendre
signe ; mais
Si une v
pas la man
toutes les a
vache conse
livrer à un
ne s'en ira p
Il faut vo
cidèrent de
bon signe, à

Le pigeon, image du Saint-Esprit, locataire habitué des églises schismatiques, est, lui aussi oiseau sacré.

Avis aux chasseurs, maintenant.

Si vous tuez une perdrix blanche ou une pintade blanche, vous aurez la lèpre avant la fin de l'année. Si vous tuez une gazelle et qu'elle ait un trou ou une épine dans l'oreille, c'est Satan qui l'a marqué comme sa chose à lui. Ne la mangez pas, car Satan vous mangerait pour se venger.

Il y a un oiseau au ventre blanc, au dos noir, gros comme un moineau ; il faut bien remarquer de quel côté et comment il chante quand vous passez ; s'il fait : *ko ra ra*, c'est mauvais signe ; s'il dit : *kou kou kou*, c'est très bon signe ! . .

Si le coq chante le matin, tout ira bien ! (c'est souvent le cas) ; mais, s'il chante à neuf heures du soir, c'est l'annonce que le roi est mort.

* * *

Entendre le cri de l'hyène une ou deux fois, c'est mauvais signe ; mais huit à dix fois, très bon présage.

Si une vache meurt pendant la semaine sainte, on ne doit pas la manger, mais la jeter, parce que si vous la mangez, toutes les autres mourront. Quand vous allez vendre une vache conservez précieusement un de ses poils, avant de la livrer à un nouveau maître ; de cette façon, votre richesse ne s'en ira pas avec elle !

Il faut voir avec quel soin les acheteurs de chevaux considèrent de quel côté penche lumière ; si à droite, c'est ce bon signe, à gauche, mauvais augure.

Il vous arriverait peut-être, à la vue d'une belle chèvre, d'une belle vache, de dire ; " oh ! la belle bête !" De votre part, c'est d'un bon naturel ; mais cela les rend tristes, car cette parole que vous avez dite leur portera malheur. Il vaut donc mieux ici rengainer ses impressions.

Quand on bat le grain dans l'aire, il y a beaucoup de précautions à prendre : si une chèvre arrive, c'est mauvais présage ; un singe, c'est encore plus mauvais ; si c'est une femme, c'est encore pire.

• • •

Pendant que je suis sur le chapitre des animaux, laissez-moi vous raconter comment se passe, au mois de septembre la " Fête de la croix ", qui est le 1^{er} janvier abyssin. Ce jour-là, on allume de grands feux sur les montagnes, ce qui ne manque pas d'un certain cachet. Quant à la croix, on n'y pense guère ; c'est la fête des vaches, ce qui touche plus mes paroissiens que le souvenir de la Passion du Sauveur.

On se réunit par familles, et on s'en va dans les pâturages. Là, on rassemble tout le bétail et la cérémonie commence. Tout d'abord un enfant, armé d'une espèce de calabasse remplie de lait, y plonge une branche en guise de goupillon et asperge tant qu'il peut les vaches tout ahuries.

Un homme le suit, traînant un mouton, qui sera égorgé plus tard. Cet homme fait sept fois le tour du troupeau, en adressant aux pauvres bêtes un sermon en ces termes :

" O vaches, ô bœufs, si on vous dit blanc, si on vous dit noir, si on vous dit que vous êtes beaux ou que vous

êtes vilains
la nuit, d
que vous
avez un
donne de
faire. C'e
(génie), v
nom et à v

" Après
liques pou
tuent et r

Pendant
ches les pl
par les aut

Alors, on

Les vach

" Ah ! a

Alors, on

" — C'es

Tout le m

lence, on ar

une pierre, s

des génies.

Alors, on

oint les corn

" — Nous

ma vache ; c

Quand tou

chèvres, de

un groupe de

êtes vilains ; bons ou mauvais ; si on vous parle du jour, de la nuit, de la lune, du soleil et des étoiles ; si on vous dit que vous avez beaucoup ou peu de lait, que vous avez un bon ou un mauvais gardien ; si on vous donne de l'herbe bonne ou mauvaise, laissez dire et laissez faire. C'est l'esprit qui dirige tout ; et pour plaire à cet esprit (génie), voyez, nous allons lui sacrifier ce mouton en votre nom et à votre place.

“ Après le sermon, on immole la victime. Chez nos catholiques pourtant on ne retrouve plus cette superstition. Ils tuent et mangent une bête, mais sans invoquer l'esprit.

Pendant ce temps, on place au milieu du groupe les vaches les plus vieilles ; autour d'elles on fait faire le cercle par les autres.

Alors, on jette sur le troupeau réuni, le mouton immolé !

Les vaches en le voyant venir disent :

“ Ah ! ah ! ah ! qu'est-ce que cela veut dire ? ”

Alors, on leur répond :

“ — C'est bien, ô vaches, les esprits sont contents. ”

Tout le monde s'assied ensuite et au milieu d'un grand silence, on arrache la graisse de la bête et on la dépose sur une pierre, audessus d'un grand feu ; la fumée est à l'adresse des génies.

Alors, on fait un mélange de beurre et de farine, et on en oint les cornes des bœufs et des vaches, en disant :

“ — Nous te mettons du beurre pour que tu sois belle ô ma vache ; et pour que tu manges bien ton herbe. ”

Quand tout est fini, on tue encore des moutons ou des chèvres, de façon à ce que chacun puisse se rassasier. Pour un groupe de vingt personnes, il faut sept ou huit bêtes.

20 LES ESPRITS OU GÉNIES

Les esprits ou génies existent un peu partout. En Abyssinie ils abondent. Il n'est guère de montagne qui ne possède son " génie " ou son " diable ".

Le peuple ne se rent pas bien compte si cet esprit est bon ou mauvais. Peu lui importe, c'est quelque chose qui surpasse la nature des hommes ; quant à vouloir en deviner davantage, c'est inutile.

Les génies jouent un grand rôle dans la vie des Abyssins.

Citons d'abord le " mauvais œil ", superstition qu'on retrouve même en Italie. Une corne plantée au-dessus de la porte suffit aux Italiens ; mais ici, c'est bien plus grave, et ce terrible mauvais œil peut causer les plus grand malheurs. Aussi quelles précautions on prend pour s'en préserver !

Il m'est arrivé plus d'une fois, en voyage, de m'asseoir sur un rocher pour boire l'eau du torrent. Mon vieux guide, alors, n'avait qu'une préoccupation, enlever sa toge et la tenir au-dessus de ma tête.

" — Pourquoi faites-vous cela ? lui demandai-je.

" — C'est pour qu'il ne te voie pas.

" — Qui ?

" — Lui ?

" — Qui, lui ?

" — Mais le mauvais œil ! "

En plus de ce mauvais œil " répandu partout, il y a des gens dont le regard est mauvais, en général tous ceux qui travaillent le fer, et beaucoup d'autres encore. Parfois on

cache les
sont sorti
" Que ta
Après c

Le P. M
voulait vo
dans une c
un jet de l
valet lui p
pas sa plac
vert la figu

Les espri
teint, il y a
prendre la
lumé, on fr
mes là. " De
venir !

Quand on
herbe aimée
homme pren
l'air en disa

Et il écoute

" — Qu'es
notre homme
" — Prépa
Si la rouge

cache les enfants quand ces gens paraissent et, quand ils sont sortis, on jette après eux un peu de poussière en disant :

“ Que ta malice sorte après toi ! ”

Après cette épreuve, l'enfant est guéri.

* * *

Le P. Martial de Salviac raconte que l'empereur Joannès voulait voir Mgr Massaïa, mais sans être vu de lui. Il le reçut dans une case obscure, se voila le visage et fit tomber du toit un jet de lumière qui devait éblouir l'évêque, pendant qu'un valet lui pesait vivement sur le pied pour qu'il ne quittât pas sa place. Il sortit de la salle sans que le roi se fût découvert la figure, et cela . . . par crainte du mauvais œil.

Les esprits sont partout. Si, pendant le repas, le feu s'éteint, il y a lieu de craindre que les génies ne viennent prendre la nourriture ; alors, jusqu'à ce que le feu soit rallumé, on frappe sur des corbeilles et on crie : “ Nous sommes là. ” Devant une pareille protestation, l'esprit n'ose pas venir !

Quand on bat le grain dans l'aire, on doit manger une herbe aimée des esprits, et lorsqu'on se prépare à dîner, un homme prend un peu de la nourriture, la porte au milieu de l'air en disant : “ Tiens, esprit, voilà pour toi ! ”

Et il écoute. Une minute après, il revient.

“ — Qu'est-ce qu'il t'a dit ? demande tout le monde. Et notre homme de répondre :

“ — Préparez tant de sacs, ” a dit l'esprit.

Si la rougeole entre dans une maison, c'est un signe de

l'arrivée de l'esprit. Durant la maladie, on ne peut faire aucune prière dans la maison. Si le prêtre y vient, il n'y peut rien bénir ; on ne doit même pas prononcer le nom de Dieu à cause de l'esprit, qui, paraît-il, n'aime pas ce nom. Ce qui semblerait prouver que ces génies ne sont autre chose que le démon lui-même !

Certains hommes sont au service du démon, paraît-il ; ils ont à leur tête un chef nommé " Légion " (réminiscence du Chapitre V de saint Marc) ; ils ont même le pouvoir de se cacher aux regards des mortels.

30 SUPERSTITIONS RELIGIEUSES

Étant donné que les Abyssins voient des " mauvais œils " et des génies partout, on ne sera pas étonné d'apprendre que de multiples superstitions se greffent sur ce qui leur reste de pratiques religieuses.

Sur les chemins, en face des églises qui pullulent, on trouve souvent des tas de cailloux recouverts de branchages ; c'est que chaque passant jette là une pierre ou un morceau de bois, et cela en l'honneur de l'église que l'on découvre aux environs, entourée d'un petit bosquet. Pour beaucoup, c'est presque le seul acte de religion qu'ils fassent.

Presque tous portent au cou des amulettes ; ils en donnent même à leurs bêtes. Le plus souvent, c'est un sachet contenant des formules de prières.

J'ai en main un de ces *létabs*, morceau de parchemin de 8 centimètres de large sur 1 m. 20 de long, qui avait ap-

partenu
pour l'a
Je l'ai
" Au
seul Die
" Liv
de la Bil
" C'est
la mala
vous pré
des nègr
vérole, et
" Que c
des forge
tres ! Que
le ciel, e
chant l'au
en coupar
antie par l
" O Ill
du Christ,
Eloignez d
rideau du
Jourdain.
dit le seign
tan, esprit d
Mauvais
des mains d
mauvais esp

partenu à l'arrière-grand-mère d'un de nos élèves. Celle-ci, pour l'avoir, avait donné une vache.

Je l'ai fait traduire, et en voici quelques passages :

“ Au non du Père et du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu.

“ Livre de contrepoison qui a été copié sur les 87 livres de la Bible.

“ C'est un poison contre les mauvais esprits qui donnent la maladie des esclaves (épilepsie) ; c'est un remède pour vous préserver des musulmans, des chrétiens, des gallas, des nègres, des Egyptiens, du choléra, de la fièvre, de la vérole, et des juifs !

“ Que cet écrit vous protège des maléfices, des magiciens, des forgerons et des hommes à queue qui mangent les autres ! Que la magie produite par les sorciers, en regardant le ciel, en foulant la terre, en frappant la porte, en touchant l'autel, en troublant la mer, en palpant des pierres, en coupant des feuilles, en déracinant des arbres, soit anéantie par le nom d'Illenazer.

“ O Illenazer, dispersez les sots lancés contre cette fille du Christ, votre servante ; préservez-la du mauvais œil. Eloignez d'elle toute magie, comme fut autrefois déchiré le rideau du temple, et comme l'Esprit-Saint descendit au Jourdain. “ Alfon, sortez d'elle et n'y revenez plus, ” vous dit le seigneur ! Yakou, Yakou, vous le Boudha, vous Satan, esprit d'épilepsie, sortez d'elle et n'y revenez plus. ”

Mauvais œil, sors par le trou noir comme sortit Joseph des mains du mauvais Pharaon. Que Dieu vous chasse, mauvais esprits qui venez remplir le corps de cette femme !

O Dieu ! imprimez vos yeux sur votre servante Onéléte-Midaël, sur son mari et sur ses enfants. Le Père est feu, le Fils est feu, le Saint-Esprit est feu. Sa droite est feu, sa gauche est feu. Guérissez, Seigneur, les rhumatismes de votre servante ; chassez le démon de ses pieds, de ses mains, de tout son corps, et préservez-la pour toujours de l'apoplexie. *Amen.* ”

Passons à autre chose. Quand ils sont malades, les Abyssins se croient volontiers possédés par un mauvais esprit, et voici comment ils s'y prennent pour détourner d'eux sa colère. Ils étendent une chèvre sur un buisson, égorgent la bête, font du feu avec les branches. Quand le feu est à peu près éteint, ils le couvrent de trois pierres. Le malade s'assied sur ces pierres, on verse sur sa tête le contenu des entrailles de la bête égorgée, on le lave ensuite avec le sang, puis avec de l'eau . . . et s'il n'est pas guéri, c'est sa faute.

Quand un maître a perdu son esclave, il prend une courge vide, la porte à un moine, qui récite sur elle des prières. Après cela on la suspend à un arbre et l'esclave sera retrouvé ou bien reviendra de lui-même.

40 SUPERSTITIONS DIVERSES

Voulez vous guérir des scrofules, rien de plus simple. Faites un mélange de beurre et d'os de mort. Vous serez certainement guéri si vous avalez pendant huit jours un peu de cette cuisine.

Vous êtes réunis, le soir, en famille, au milieu de la case, et le feu pétille. Ah ! faites bien attention : si le bois vert siffle

c'est l'a
part à l
allez di
lance, v
sembler
de ces cl
maison l

Si vou
travers e
tous leur
l'ombre d
malheur

Si vos
redoutez
coupée en
beurre, di
ensuite de

Si vous
accident, p
rez dénich
pierre à l
frottez les
femme et
me protég

Me voici
doute fatig
déserts et le

c'est l'annonce de l'arrivée d'un étranger. Si vous prenez part à la conversation faites bien attention à ce que vous allez dire, car si les mots : *couteau, pioche, aiguille, faux, lance*, vous échappent, on vous décrochera un mot qui ressemblera fort à celui que l'on prête à Cambronne ! Parler de ces choses-là quand la nuit est venue, c'est attirer sur la maison les plus grands malheurs !

Si vous remarquez que tout le monde vous regarde de travers et que ceux près de qui vous passez tremblent de tous leurs membres, c'est que votre " ombre " est mauvaise l'ombre de saint Pierre guérissait les malades, la vôtre porte malheur ! . . . Et comment se débarrasser de son ombre ?

Si vos domestiques sont d'une probité douteuse, si vous redoutez qu'ils vous volent, faites un plat avec de la viande coupée en petits morceaux, de l'huile du poivre, du sel, du beurre, du piment, etc., remuez et avalez ; vous pourrez ensuite dormir tranquille.

Si vous partez en voyage, pour détourner de vous tout accident, prenez un mouton, enlevez la graisse que vous pourrez dénicher autour de ses tempes, faites-la griller sur une pierre à la porte de votre maison. Ensuite, avec son sang, frottez les genoux de votre père, de votre mère, de votre femme et de tous vos enfants, en disant : " Que saint Michel me protège ! "

CONCLUSION

Me voici arrivé au terme de mon voyage. Je vous ai sans doute fatigués en vous entraînant à ma suite, à travers nos déserts et les replis de l'âme abyssine. Pardonnez-moi.

Quand, dans les rues de vos villes, vous entendez un pauvre aveugle grincer de la guitare, ou tirer de son gosier malade de plaintes aussi lamentables que lui, machinalement vous ouvrez votre fenêtre et vous lui jetez une obole qu'un petit enfant viendra recueillir en vous disant : merci. J'ai fait un peu comme ce pauvre aveugle, je vous ai chanté ma petite plainte ; si maintenant je vous tends mon escarcelle n'y ferez-vous pas tomber un petit sou ;

Mais le missionnaire, pauvre hère, qui vit, comme l'oiseau, de ce que le bon Dieu lui envoie, n'est pas un mendiant ordinaire. Une aumône matérielle ne lui suffit pas.

Oui, je le répète, une aumône ne suffit pas au missionnaire du bon Dieu. Vous devez lui donner plus et mieux que cela. Ce n'est pas l'argent qui sauve les âmes. Il n'y a que Dieu qui touche les cœurs. Nous sommes entre ses mains des instruments qui ne feront du bien qu'à la condition d'être maniés par Lui ! Il s'ensuit donc que plus vous prierez pour nous, et plus la moisson sera grande.

Nous aurons beau courir, prêcher, catéchiser, nous fatiguer, nous tuer à la tâche, si, de votre côté, vous ne priez pas beaucoup, nous ne ferons que bien peu de chose. Il faut être, comme nous, au milieu de la lutte, pour sentir combien vos prières peuvent nous aider. Nous ne demandons pas mieux de combattre dans la plaine, si, de votre côté, nouveaux Moïses, vous priez pour nous sur la montagne.

Nous formons une famille, je vous l'ai dit ; mais quand la vieille mère envoie un peu d'argent à son petit "fieu" qui est soldat, elle y ajoute toujours le meilleur de son cœur. Vous, aussi, avec l'aumône qui nous fait vivre, envoyez-nous

la fleur
des ail
amis in
Lors
du rega
cer à tr
deux se
conscien
pulsion
l), qui l'
se, et ma
Nous
habituels
tons que
cela que
Nous s
nous rése
glantent
cueillir de
du ciel ! N
volontés d
travailler
non plus le
donc ! et vi
de nous-mê
frances, de
revoir ! Aid

la fleur de la charité qui est la prière. Cela nous donnera des ailes, de sentir que, là-bas, par-delà les mers, des cœurs amis intercèdent tous les jours pour vous.

Lorsque, debout sur le rivage, le marin valeureux mesure du regard l'immensité des océans et songe qu'il doit se lancer à travers cet inconnu qui le fascine et qui lui fait peur, deux sentiments surgissent en son âme. C'est, d'abord, la conscience de sa faiblesse, mais aussi je ne sais quelle impulsion mystérieuse qui le dépouille de sa timidité naturelle, qui l'entraîne vers le danger, qui le stimule, qui l'électrise, et malgré tout, le pousse en avant !

Nous connaissons ces deux sentiments, ils sont les hôtes habituels de nos âmes. Nous savons, nous croyons, nous sentons que de nous-mêmes nous ne pouvons rien. C'est pour cela que nous vous demandons de prier beaucoup pour nous.

Nous savons trop les nobles jouissances que l'apostolat nous réserve pour nous préoccuper des épines qui ensanglantent nos pieds, nous ne sommes pas venus ici pour y cueillir des roses, il y a mieux que cela à glaner sur la route du ciel ! Nous ne sommes pas des rêveurs, émoussant nos volontés dans des rêveries creuses. Nous avons rudement à travailler avant de mourir, et nos successeurs n'auront pas non plus le temps de se croiser les bras ! Vive la guerre donc ! et vive la bataille. Nous espérons tout de Dieu et rien de nous-mêmes. Oui, tout de Dieu, son amour, des souffrances, des âmes, des luttes, même la mort ! Frères au revoir ! Aidez nous ! Aimez-nous ! et priez pour nous !

KIANGSI—CHINE

LES ORIGINES D'UNE MISSION

Par le R. P. L.-C. VERRIÈRE, Lazariste

TOUTCHANGHIEN est une sous-préfecture du Kiangsi, sise près du Lac Poyang ; elle dépend de la préfecture de Nankangfu, dont elle est séparée par ce lac. Cette ville, à première vue, semble riche ; les maisons ont belle apparence. Chaque groupe de famille, portant le même nom, possède une, deux, et même trois grandes maisons communes, appelées " maison des ancêtres ", maisons à façade superbe, avec pierres rouges, sculptées, encadrées dans le mur.

Jusqu'en septembre 1911, cette ville n'était pas ouverte au Christianisme, moins encore peut-être, à l'accès des Européens.

Quelques années auparavant, un ministre protestant avait essayé d'y entrer et d'y acheter un terrain ; le peuple

s'y était opposé énergiquement : le ministre, fort heureusement, s'était dérobé, à temps, à une avalanche de pierres qui l'eut certainement recouvert...

Depuis, les européens n'osaient plus mettre les pieds sur cette terre intangible.

L'an dernier, cependant, mon prédécesseur à Wutcheng, y avait envoyé un catéchiste pour répandre, si possible, la religion catholique. Ce catéchiste, plein de courage, ne put prêcher ouvertement la religion ; il le faisait en cachette, dans chaque famille, qui consentait à l'écouter ; en cachette également, vivaient les quelques catéchumènes convertis. Cet état de chose durait depuis plusieurs mois.

Enfin, ce prêtre, désireux d'ouvrir cette cité, voulut y acheter un terrain, si petit soit-il, afin d'avoir un pied à terre.

Quelque temps après, cette seconde tentative d'achat par un européen fut découverte ; les acheteurs et les entremetteurs payèrent de leurs biens, et de leur liberté, cet essai nouveau. Le prêtre réclama auprès des autorités civiles ; celles-ci n'en firent rien. Le procès en était là, quand éclata la Révolution chinoise. Pour fêter son avènement, et pour se donner auprès du peuple, des airs de bienfaiteur, la Révolution ouvrit toutes les prisons de l'Empire. Ainsi, furent libérées les malheureuses victimes de cette affaire.

La république était établie depuis trois ou quatre mois. Un jour, en janvier 1912, on vint me prier de passer le lac, et de me rendre à Toutchanghien. C'était une partie de mon immense paroisse. Les conversions sont nombreuses,

me dit-on Une seule famille, composée de 3 personnes, les victimes de la précédente affaire, baptisées depuis le mois de septembre dernier, étaient les seuls baptisés de cette ville.

Cette invitation ne me déplut pas. Au fond du cœur, je rêvais d'aller en ce pays obstinément infidèle et fermé ; je rêvais de l'ouvrir définitivement. Cependant, au fond du cœur, pourquoi ne pourrai-je pas le dire, couvaient de grosses craintes. " Qu'arrivera-t-il de ma personne pensais-je... ne vais-je pas susciter quelque nouvelle grave affaire ? "

C'est en cet état d'esprit douloureux, que je montais en barque, par une matinée ensoleillée, pour me rendre à Toutchanghien.

La traversée fut longue ; le vent nous avait abandonné dès la moitié du chemin. A la tombée de la nuit, le patron de la barque jette l'ancre devant les murs de cette fière cité ; il était près de 9 heures. Dehors, quelques lumières brillaient, comme des points d'or, telles les étoiles dans un ciel noir. Cédant à un sentiment de crainte, et n'espérant pas pouvoir me guider dans les ténèbres, je décidais de passer la nuit sur la barque. Par précaution, j'envoie un matelôt s'informer de la demeure de mon baptisé. Il est sorti, me dit-on, mais il rentrera bientôt.

La nouvelle qu'un prêtre européen est arrivé, se répand comme l'éclair, bientôt, quelques catéchumènes, une lanterne à la main, viennent jusqu'à la barque, s'assurer du fait et offrir leurs respects au prêtre.

" Demain me dit-on, on viendra vous chercher en chaise. "

Décidé
èrent
Dieu, e
dans m
Le m
Déjà, à
quelque
veille e
matinal.
Je me
sera pas
lique.
Suivi
gens n'ét
étaient e
chands d
de march
fait claqu
l'un après
les 10 heu
disais la S
de l'attire
Dans la
formant q
réclamait
mander à
faire une v
des chefs r

Décidément, mes craintes avaient été vaines ; elles ne tardèrent pas à se dissiper, en partie. J'en remerciais le bon Dieu, et je ne tardais pas à m'endormir paisiblement, roulé dans mon lit de camp, faisant des rêves délicieux.

Le matin vint, éclairé par un beau soleil de printemps. Déjà, à ma montre, 8 heures avaient sonné. Sur le rivage quelques rares personnes circulaient. " La promesse de la veille est oubliée " pensai-je. Certainement, c'était trop matinal.

Je me décidais à ne pas attendre davantage : l'entrée ne sera pas aussi solennelle ; du moins, elle sera plus apostolique.

Suivi de mes deux catéchistes, je pénètre en ville. Les gens n'étaient pas encore levés ; la plupart des boutiques étaient encore fermées, dans les rues, quelques rares marchands de légumes, venus de la campagne. Quelques minutes de marche, et je suis chez mon chrétien. A mon arrivée, on fait claquer les traditionnels pétards, et bientôt, timidement l'un après l'autre, viennent quelques catéchumènes. Vers les 10 heures, devant un petit groupe de catéchumènes, je disais la Sainte Messe, priant Dieu de toucher ce peuple, et de l'attirer à la religion.

Dans la soirée j'envoyais ma carte au sous-préfet l'informant qu'un européen était dans sa sous-préfecture, et réclamait sa protection ; en même temps, je lui faisais demander à quelle heure, je pourrais avoir l'honneur de lui faire une visite. Ce jour-là, 10 janvier 1912, de par l'ordre des chefs révolutionnaires, qui avaient adopté le calendrier

grégorien, était le jour de l'an officiel, dans la cité de Toutchanghien. Il ne fallait pas songer à une visite, ce jour.

Le lendemain, 11 janvier le sous-préfet m'envoie 4 satellites pour veiller sur ma personne. Le soir, vers 2 heures, porté en chaise, précédé de mes satellites, j'allais au Yamen. Là, je vis, pour la première fois, le nouveau costume des mandarins de la République chinoise. Bottines jaunes, redingote en peau, lunettes en or, chapeau européen, sur la poitrine, une écharpe jaune en soie, ornée d'une fleur rouge.

Par précaution, dans mes bagages, j'avais apporté un assez vulgaire habit de soie.. Quel contraste ! il n'a certainement pas échappé aux yeux de la foule qui avait envahi l'entrée du yamen : un européen habillé en chinois, et un mandarin chinois costumé d'un complet européen !!!

Salut, poignée de main.. et la conversation s'engagea..

Le mandarin, tout jeune, natif de Kiukiangfu, fut des plus aimables.

Le lendemain, par un temps de neige, en grands habits, comme la veille, précédé de nombreux satellites, en chaise bleue, le mandarin vint me rendre la visite, en ma demeure d'hôte.. Après cette double visite, nous étions devenus bons amis. Il me pressa d'accepter une invitation à dîner, au yamen ; je refusai sous prétexte de départ, en réalité, pour me dérober à l'obligation de rendre le dîner. A la chinoise, consentir à recevoir, c'est s'engager à rendre ; je ne pus me dispenser d'accepter quelques dons insignifiants qu'il m'offrit : 2 poules, 4 bouteilles de vin. Selon la politesse chinoise, je n'en recevais que la moitié. Dès mon retour à

Wutchengki j'ai eu soin de lui faire parvenir quelques bouteilles de bon vin de messe...

Ces derniers jours, j'apprenais, à mon grand regret, que ce madarin avait été cassé, accusé à la Capitale de la province, de s'être enrichi, trop vite, aux dépens de son peuple. La République chinoise n'a pas encore changé le cœur de nos chinois....

Le mandarin de la police vint aussi me faire une visite, je ne manquai pas de la lui rendre....

Le peuple de Toutchanghien, n'était pas habitué à de telles visites, en grand apparat ; il en fut certainement étonné. En tout cas, depuis ces visites officielles de deux mandarins de la cité, les catéchumènes, sans plus rien craindre, se déclaraient plus nombreux. Jusqu'ici, comme je l'ai dit plus haut, personne n'osait s'afficher chrétien. Je recevais plus de 100 noms, et j'en eu reçu davantage, si mon séjour en cette ville, avait été plus long. J'y passai une huitaine de jours.

Entre temps, pour me distraire, je me promenais dans la ville, pour me faire voir, suivi de plusieurs de mes nouveaux catéchumènes....

Nos chinois sont très indifférents en matière de religion ; ils ne se convertissent jamais — on peut le dire — pour un motif d'ordre surnaturel. Et pourrait-on le leur demander ? Ils ne connaissent pas la Religion. Ils sont poussés à se convertir pour un motif d'ordre tout matériel ; ce motif peut varier et chez les uns et chez les autres. Il existe toujours : telle est l'origine de presque toutes les conversions de nos chrétiens.

Souvent c'est la misère qui les amène à nos écoles, et par nos écoles au baptême : durant l'époque, plus ou moins longue, de leur étude religieuse, le bol de riz de chaque jour est assuré pour eux, et leur famille. . Aussi, les vieux missionnaires, en plaisantant, aiment à redire que la foi de nos chrétiens est en raison directe des bols de riz, qu'ils ont mangé dans nos résidences. Je n'oserai me porter garant de la vérité de cette affirmation.

D'autre fois, les catéchumènes viennent à nous parce qu'ils croient le prêtre puissant, et comptent sur son influence, couverts de ce nom de " chrétien ". L'un et l'autre de ces deux motifs, fécondés secrètement par la grace Divine. — La Providence ne se sert-elle pas de causes secondes — et peut-être aussi, dis-je, l'avènement de la République Chinoise, sont certainement les causes qui ont poussé à notre Religion Sainte, tant de gens de cette cité de Toutchanghien, jusqu'alors si hostile aux européens et à leur Religion.

La République c'est l'*européennisation* si je puis me servir de ce mot. Les tresses, à l'envi, sont tombées ; les quelques retardataires se sont vus arrêtés, à la porte des villes, et, sans qu'ils aient eu le temps de donner leur consentement, ils ont été privés de leur belle tresse, objet de leurs soins et de leur orgueil.

Les costumes européens commencent à faire leur apparition dans les grands centres, qui possèdent des concessions, par exemple Kiukiangfu. Le chapeau chinois, à poupon rouge, d'origine tartare, a complètement disparu, et a fait place, généralement, à la casquette de jockey. .

Et
tesse,
Cer
Répub
de la t
ons, co
poussa
en de
Prof
à Wate
tchangh
école da
Cette
ques rés
confianc
Mais,
donner c
de 3 fr. à
mœurs, c
D'aille
notre Vic
ment, elle
Malheu
Et, si le
verrai dan
et un certa
tation de
Mais, je

Et puisque l'on prend de l'Européen, les habits, la politesse, pourquoi ne prendrait-on pas, aussi, sa religion ?

Certainement, pour ma part, je suis convaincu que la République nous aidera grandement à la Christianisation de la Chine, surtout si Elle proclame la liberté des religions, comme aux Etats-Unis, et si Elle défend le culte des poussahs, comme déjà, quelques mandarins l'ont ordonné en de rares endroits....

Profitant de ces circonstances favorables, dès mon retour à Wutchengki, ma résidence principale, j'ai envoyé, à Touthanghien, un catéchiste, un ex-séminariste, et ouvert une école dans une maison chinoise, louée.

Cette mission, née d'hier, semble promettre de magnifiques résultats. Ces catéchumènes persévéreront, j'en ai la confiance, et d'autres viendront.

Mais, contrairement à la méthode générale chez nous de donner du riz, j'ai promis, après chaque baptême, la valeur de 3 fr. à toute personne réputée honnête, et de bonnes mœurs, qui aura récité prières et catéchismes.

D'ailleurs, cette nouvelle méthode semble s'introniser en notre Vicariat : elle pousse davantage à l'étude ; certainement, elle est plus économique.

Malheureusement, mon budget n'est pas gros.

Et, si les baptisés, en ce pays nouveau, abondent, je me verrai dans l'impossibilité de faire face à mes promesses, et un certain renom de fourberie va s'attacher à ma réputation de missionnaire !

Mais, je crois à l'amour et à la puissance de Dieu.

Et c'est ce qui me soutient dans mon ministère.

Si l'heure, marquée par la Divine Providence, de la conversion de ce peuple, est venue, la question des sapèques ne sera, et ne peut être un obstacle : Dieu saura susciter des âmes charitables, qui, par leur aumône, viendront au secours de cette nouvelle mission.

Puisse cette secrète prière être entendue !

P. S. — Dès la fin de décembre, les hostilités, à Hankéou, Han-Yang, avaient cessé. Depuis cette époque, la République Chinoise était proclamée, sous la présidence du Dr Sun Wen.

En mi-février, on apprenait que le nouveau Président venait de donner sa démission, en faveur du grand ministre Yuan-che-kai,

L'Empereur aurait quitté Péking.

Le transfert de la capitale est à l'ordre du jour : les uns la veulent à Nan-king, les autres, à Wu-tchangfu ; selon quelques uns, Pékin doit conserver son titre.

La paix est établie ; le commerce, si complètement, et si subitement arrêté, semble reprendre. Cependant dans les campagnes, et jusque dans les villes, on a à déplorer bon nombre de brigandages...

Il est à souhaiter que la République chinoise s'organise promptement, et fortement, pour faire face à toutes ces difficultés intérieures qui ne manquent pas de surgir. Certaines sous-préfectures du Sud du Kiangsi, vient-on de m'écrire, font des efforts pour se rendre indépendantes... ce qui ne peut être sans luttes intestines....

E
dans
blée,
vider
Ce
pénit
Les
pour
comm
venus

Est-il permis d'ajouter que dans notre Kiangsi — comme dans les autres provinces du reste, — en cette époque troublée, les missionnaires catholiques, confiants dans la Providence, sont restés à leur poste.

Certains jours ont été particulièrement angoissants et pénibles.

Les ministres protestants, eux, ont manqué de ce courage pour la plupart. Ils ont quitté, avec leur famille, dès les commencements des troubles leur centre d'action, et sont venus se réfugier dans des concessions européennes....

COMMENT VOYAGE UN ÉVÊQUE

DANS LE SUD DE L'INDE

Le signataire de la lettre que l'on va lire, Mgr Faisandier, est coadjuteur du vénérable évêque de Trichinopoly (Mgr Barthe) Nommé évêque titulaire de Dodone le 30 mars 1909, il fut consacré le 27 juin, et le 7 juillet suivant, il partait pour une première tournée dans laquelle il administra 4,828 confirmations, puis pour une deuxième, qui lui en donna 4,432. Ces chiffres respectables permettent d'apprécier la vitalité du catholicisme au maduré.

LETTRE DE Mgr FAISANDIER

DE LA

Compagnie de Jésus, coadjuteur de Trichinopoly

JE rentre d'une assez longue tournée dans le district sud de notre mission et je viens vous faire part de mes impressions et observations avant que le temps ne les emporte.

Les voies ferrées sont encore assez rares au Trichino-

poly.
400 k
théâtre

Du v
boite c
montée
véhicul
vers les
c'est la

En gra
beaucoup
du prélat
tres souv

Les enf
avoir fai
tent à tro
dant, se c
des démor

Bientôt
goût ; mai
plupart de
tion europ
serve la M
de l'Isle n'a
Indépend

poly. Dans ma dernière tournée, après avoir fait environ 400 kilomètres en chemin de fer, j'étais encore loin du théâtre de mes opérations.

Du wagon je passai dans un char à bœufs, une espèce de boîte carrée percée d'ouvertures à droite et à gauche et montée sur deux roues. Deux zébus étaient attelés à ce véhicule et m'entraînaient lentement sur la route ou à travers les champs. Les propriétaires ne se formalisent pas, c'est la coutume.

Comment est reçu l'évêque

En grande pompe toujours ; mais une pompe orientale : beaucoup de bruit et peu d'alignement. On vient au-devant du prélat à des distances considérables : plusieurs kilomètres souvent.

Les enfants sont ordinairement les avant-coureurs. Après avoir fait leurs salutations à la mode du pays, ils se mettent à trotter en avant et en arrière de la voiture, regardant, se communiquant leurs réflexions et faisant de grandes démonstrations de joie.

Bientôt arrive la fanfare, assez peu intéressante, à mon goût ; mais il faut la subir ; pas de réception sans cela. La plupart des instruments qui la composent sont d'importation européenne et les airs aussi. Il n'est pas rare qu'on me serve la *Marseillaise* agrémentée de variantes que Rouget de l'Isle n'avait pas prévues.

Indépendamment de la fanfare, il y a presque toujours

plusieurs exemplaires d'un instrument appelé *combou*. Le son lugubre qu'il émet me fait penser aux trompettes de Jéricho.

Après la fanfare ne tardent pas à arriver les notables ; puis, la foule va grandissant à mesure que nous approchons. Aux néophytes sont mêlés de nombreux païens, curieux de voir le " grand prêtre des chrétiens ", et ils ne sont pas les derniers à demander que l'évêque fasse son entrée aussi solennelle que possible.

Dans un grand village, où se trouve un seul chrétien, musulmans et païens m'ont fait une réception solennelle où figurait l'éléphant de la mosquée qui, de temps en temps, se retournait pour me faire de profondes révérences.

* * *

Me voici maintenant aux approches d'un gros village en majeure partie chrétien, Sendamarem, le centre principal du premier *pangou* (paroisse) que je dois visiter. On a réussi à se procurer une voiture à cheval et quelques fortes lampes à incandescence. Aussi a-t-on bien recommandé de ne pas me laisser arriver de jour. Rien ne vaut pour nos Indiens une réception nocturne avec beaucoup de lumières et de bruit.

Arrivé à la nuit, selon la consigne, je m'installe dans la voiture dûment enguirlandée. Et, en avant la procession et la musique ! Oh ! n'allez pas vous imaginer une procession

sur de
la prié
mes, d
arrière
en con
murs, t
même s
descenc
scène o
faut voi
Il faut é
Où m
pas par
il faut p
a érigé d
s'arrêter
ou un ch
Après
détours, 1
elle est pi
portes et
la foule,
tère. Sur
toucher sa
C
Ce que
tant en mo

sur deux rangs et des gens perdus dans le recueillement et la prière. C'est une foule tumultueuse et compacte d'hommes, de femmes, d'enfants, qui se pressent en avant, en arrière et sur les côtés de la voiture, autant que la rue peut en contenir. D'autres, pour mieux voir, montent sur les murs, sur les tertres, les terrasses, les toits des maisons et même sur les arbres comme Zachée. Les lampes à incandescence, versant des torrents de lumière blanche sur cette scène orientale, en font un spectacle fort intéressant. Il faut voir les figures, les costumes, les allures et les gestes ! Il faut entendre les cris et les réflexions.

Où me conduit-on ainsi ? A l'église, sans doute ; mais pas par le chemin le plus court. L'évêque vient rarement, il faut profiter le plus possible de sa présence. Ici et là, on a érigé des *pandels* (arcs de triomphe) sous lesquels il faut s'arrêter pour être enguirlandé et entendre un compliment ou un chant.

Après nombre de marches et de haltes, de tours et de détours, nous arrivons enfin à l'église. En un clin d'œil, elle est pleine. Ceux qui arrivent trop tard se massent aux portes et aux fenêtres. L'évêque adresse quelques mots à la foule, donne sa bénédiction, puis se réfugie au presbytère. Sur son passage, nombre de mains s'étendent pour toucher sa chaussure, ou le bord de son habit.

Comment se fait la visite pastorale

Ce que nous appelons *pangous* sont des paroisses comptant en moyenne de 1,000 à 5,000 chrétiens répartis en un

grand nombre de villages (jusqu'à 200 parfois) et dispersés sur un territoire de 500 à 600 kilomètres carrés. Il est impossible à l'évêque d'aller partout : impossible aussi de faire venir tout le monde au centre. Le missionnaire du district doit s'ingénier à grouper ses villages de manière à donner à tous les fidèles la facilité d'approcher de l'évêque sans obliger celui-ci à multiplier ses déplacements outre mesure. Les groupements une fois arrêtés, l'évêque se rend aux centres marqués et l'on procède à l'administration. On reste un, deux, trois, même cinq ou six jours, selon l'importance de l'endroit. La confirmation se donne ordinairement le matin, après la sainte messe ; le reste du jour est consacré aux affaires et à la préparation des cérémonies du lendemain.



Entre les occupations qui se partagent la journée, il faut mentionner ce que nous appelons ici *sandippous*, mot qui veut dire "visite" et "présent". On ne visite pas, en effet, un grand personnage, sans lui porter quelques dons.

Dans l'Inde, l'usage veut que les chrétiens de chaque village viennent, soit en masse, soit en députation, rendre visite à l'évêque en tournée. On permet aussi, parfois, à plusieurs villages, de se réunir ensemble. Les présents sont ordinairement partie en nature (il y a toujours un mouton) et partie en argent.

A l'heure fixée, on voit arriver les visiteurs, portant leurs

présents
que. Arr
étaient
passe un
l'accomp
c'est l'éti
on débit
pétitions
ou bien e
et vouée
Les ornen
école pour
grandeme
il se dépê
et se rabat
dans le vill

Oh ! son
Notre-Seign
principaux,
Ailleurs, un
Parfois il lo
vent, ou bien
pour l'occasi
beaucoup plu
évêque, ils n'
n'ont parfois

présents en grande pompe au son des instruments de musique. Arrivés devant l'évêque, ils font une prostration et étalent leurs présents, bélièr en tête. Puis un des notables passe une guirlande au cou de l'évêque et des Pères qui l'accompagnent ; un autre leur offre un ou deux citrons ; c'est l'étiquette. Puis, on exécute quelques chants, ou bien on débite un compliment, un compliment souvent mêlé de pétitions : " L'église est trop petite, il faudrait l'agrandir ; ou bien elle est en terre et chaume, il la faudrait en terre et voûtée ; on n'a pas de cloche, ou bien elle est trop petite. Les ornements sacrés sont hors de service. Il faudrait une école pour les garçons et une pour les filles. On aurait grandement besoin d'un puits, etc. L'évêque doit répondre ; il se dépêtre des pétitions le moins maladroitement possible et se rabat sur ce qu'il y aurait à réformer ou à améliorer dans le village.

Comment l'évêque loge en tournée

Oh ! son palais épiscopal ressemble souvent au logis de Notre-Seigneur à Nazareth ou à Bethléem. Dans les centres principaux, il trouve ordinairement un presbytère passable. Ailleurs, une école, une hutte est mise à sa disposition. Parfois il loge dans un bras de l'église, derrière un paravent, ou bien dans un *pandel* en feuilles de palmier préparé pour l'occasion. Les missionnaires qui l'accompagnent sont beaucoup plus mal partagés. Prenant grand soin de leur évêque, ils n'ont pas le temps de songer à eux, aussi ils n'ont parfois d'autre abri pour la nuit que leur char.

Pour le mobilier, il faut apporter l'indispensable en fait de chaises, tables, lits, ustensiles.

Les hauts fonctionnaires du gouvernement, quand ils ont à voyager comme l'évêque, se font suivre de plusieurs chars et d'une petite armée de domestiques.

Consolations et tristesses

On se demandera peut-être d'abord lequel des deux l'emporte. Ma réponse sera : les consolations. Les tristesses éprouvées par l'évêque en tournée viennent de la mauvaise volonté de certains chrétiens qui vivent dans l'indifférence, le désordre, parfois dans l'apostasie. Elles proviennent aussi des misères de toutes sortes qu'il voit sans pouvoir y porter remède : sécheresse prolongée, incendie, persécutions, etc.

Les consolations viennent du zèle des missionnaires, de la piété, de la ferveur des chrétiens et de la conversion des païens. Ce sont des consolations que j'ai, grâce à Dieu, rencontrées un peu partout dans ma tournée. Dans les endroits où le missionnaire peut résider fréquemment, les chrétiens font de véritables progrès dans la connaissance de la religion et dans la piété.

Parmi les fidèles qu'on m'a présentés, les uns étaient chrétiens de temps immémorial, d'autres depuis 20 ans, 10 ans, 5 ans, d'autres depuis peu de jours. En un endroit, j'ai confirmé une trentaine de personnes baptisées la veille. C'était un nouveau village qui n'a pas encore d'église, ils

ont voulu
dressé un
pas manq
beaucoup c
aussi, m'as

Beaucoup
réalisés ; ma
l'amélioratic
païens. Pour
mièrement, l
de vertu, sa
Que les assoc
chrétiens pri
vrais travail
saint François
dit plus haut
nos chrétiens
parlé des dem
plus réfléchies
bytère, à un a
sieurs chapelle
aux affamés, et
commencée pa
depuis trois ans
Savez-vous t

ont voulu me recevoir pourtant ; ils avaient pour cela dressé un joli pandel. En m'offrant leurs présents, ils n'ont pas manqué de me demander de les aider à bâtir leur église ; beaucoup d'autres païens de leur village vont se convertir aussi, m'assurent-ils.

Conclusion

Beaucoup de bien a été fait ; de sérieux progrès ont été réalisés ; mais il reste encore énormément à faire, soit pour l'amélioration de nos chrétiens, soit pour la conversion des païens. Pour cela, deux choses sont indispensables. Premièrement, beaucoup de bons missionnaires, des hommes de vertu, sans doute, mais aussi des hommes d'initiative. Que les associés de la Propagation de la foi, que tous les chrétiens prient le bon Dieu d'envoyer des ouvriers, de vrais travailleurs, à sa vigne. Il faut aussi des ressources, saint François-Xavier lui-même éprouvait ce besoin. J'ai dit plus haut combien de demandes, combien de pétitions, nos chrétiens m'ont adressées un peu partout. Je n'ai pas parlé des demandes des missionnaires eux-mêmes, qui sont plus réfléchies et plus motivées. A l'un, il faudrait un presbytère, à un autre une église, des ornements, une ou plusieurs chapelles, quelque argent pour faire des aumônes aux affamés, etc., etc. Je vois encore d'ici une jolie église commencée par de braves chrétiens et laissée à demi finie depuis trois ans.

Savez-vous une réponse que je fais souvent soit aux

chrétiens, soit aux missionnaires ? “ Mes amis, mes frères, leur dis-je, vous avez raison, vos besoins sont très réels et j'ai le plus grand désir de vous aider ; mais je n'ai rien. L'allocation annuelle, même avec les petits revenus accessoires suffit à peine à maintenir les œuvres existantes. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de mendier, de mendier encore plus que je n'ai fait jusqu'ici, et si le bon Dieu m'aide à trouver des aumônes, vous en aurez des nouvelles ”.

C'est en exécution de ma promesse que j'ai écrit cette lettre. Puisse-t-elle obtenir à notre mission quelques subsides supplémentaires !

IL y a
versi
se tr
sement fa
notre proc
En voye
yonnantes
fants habi
par des av
dais le Po
d'argent, p
ciel et de l
couronne de
divin Sauve
On m'a
lorsqu'on m

EN LAPONIE

Par MGR FALLIZE,

Vicaire apostolique de la Norvège.

I. — Les mystères de la grâce divine

L y a onze ans, un jeune étudiant protestant de l'Université de Christiania, fils d'un juge de la même ville, se trouvait dans la foule des luthériens qui respectueusement faisaient, dans les rues de la capitale, la haie à notre procession de la fête-Dieu.

En voyant le pieux défilé de nos fidèles aux figures rayonnantes de foi et d'amour, les rangs candides de nos enfants habillés en petits anges, le magnifique dais soutenu par des avocats et des professeurs catholiques, et sous le dais le Pontife revêtu d'ornements tout brillants d'or et d'argent, portant dans l'ostensoir étincelant le Seigneur du ciel et de la terre, entouré d'un nuage d'encens et d'une couronne de lumières, — en voyant cet hommage rendu au divin Sauveur, il eut comme un éblouissement.

On m'a donc menti, honteusement menti, se disait-il, lorsqu'on m'a dit que les catholiques n'honorent que la

Mère de Dieu et les saints et négligent Notre-Seigneur. Une Eglise qui depuis des siècles répand de tels mensonges, ne mérite pas confiance et ne peut pas être la vraie Eglise du Christ.

Et voilà notre brave jeune homme tout troublé, si troublé, qu'il oublie d'ôter son chapeau au passage du Très-Saint-Sacrement. Un catholique au coeur ardent lui rappelle son manque de tact en le décoiffant un peu brusquement.

* * *

Le lendemain, le curé de Saint-Olaf reçoit une lettre de M. Thorleif Engelson. C'est le nom du jeune protestant. Il racontait l'épisode de la veille et sollicitait la faveur d'un entretien sur la religion.

Résultat : l'année suivante, M. Thorleif Engelson, habillé en clerc, portait, dans la procession de la Fête-Dieu, devant le dais ma crosse, et, un an après, en automne 1899, il entrait au Collège Urbain de la Propagande à Rome. Et six années plus tard, le 30 juillet 1905, fête de saint Olaf, entouré de ses parents, encore protestants, mais pleurant de joie, il célébrait dans l'église de Saint-Olaf sa première Messe, et, depuis, il dépense ses forces et son intelligence à prêcher, en des régions lointaines, la foi catholique, que jadis il avait en horreur et qui maintenant fait de lui l'homme le plus heureux de la Norvège.

Elles sont inscrutables, les voies de la grâce divine.

C'est ce jeune missionnaire que j'invite, mes

chers
de ses v
Norvège
année l
brisée p

Nous s
Tandis
nuit, aux
ses flots
de la mer
fondent j
midi, et p
ment dan
sans fin, a
besoin de t
tenir en so
rité, de l'a
Nous sor
les plus se
La tempé
ponie. Le
sont chassés
mousse, siff
écumante de
tours des île

chers lecteurs, à accompagner dans quelques-uns de ses voyages apostoliques en Laponie, tout au Nord de la Norvège, où je l'avais envoyé pour remplacer pendant une année le missionnaire de Hammerfest, dont la santé était brisée par les rigueurs du climat des régions polaires.

II. — Un enterrement en Laponie

Nous sommes au coeur de l'hiver.

Tandis qu'en été le soleil ne se couche pas, même à minuit, aux bords de l'Océan Glacial, mais continue à verser ses flots de lumière dorée, argentée, pourprée, sur les flots de la mer et des fjords et sur les neiges et les glaces qui ne fondent jamais, en hiver son disque n'apparaît même pas à midi, et pendant des mois les ténèbres règnent souverainement dans ces parages mystérieux. Ah! dans cette nuit sans fin, au milieu de ces froids mortels, le missionnaire a besoin de toute la splendeur des vérités révélées pour maintenir en son âme la lumière de la foi et l'ardeur de la charité, de l'amour du Christ et des âmes immortelles.

Nous sommes à Hammerfest, ville et mission catholique les plus septentrionales qui soient au monde.

La tempête en fureur balaye la côte décharnée de la Laponie. Le long des montagnes escarpées, les lourds nuages sont chassés ; la bise tiraille les bouleaux nains, harcelle la mousse, siffle et gronde dans les antres ténébreux. La mer écumante dessine par une ligne blanche la côte et les contours des îlots et des écueils. Les vagues se tordent, s'af-

faissent, renouvellent leurs forces au fond de l'abîme, rebondissent et se précipitent en mugissant contre la terre tremblante.

* * *

Tout ce qui respire cherche à se cacher, depuis la mouette agile jusqu'au loup affamé, depuis le Lapon nomade jusqu'au pêcheur de la côte. La petite ville de Hammerfest elle-même semble s'accrocher plus que de coutume à la paroi qui la surplombe et lui demander un abri contre l'ouragan. Le roc est fort, et depuis des siècles son front de granit s'est moqué des vents; mais les maisons sont l'ouvrage fragile de l'homme, et elles tremblent, et elles craquent, et leurs habitants ont allumé leur lampe et veillent.

A l'église Saint-Michel même, se balance la veilleuse du sanctuaire, précieux don en argent massif d'une pieuse dame étrangère, qui a voulu entretenir la lumière sacrée devant le tabernacle le plus reculé vers le Nord dans le monde entier. Mais la lumière dorée ne jette pas ses rayons sur les anges qui montent la garde des deux côtés du tabernacle. Elle est éteinte, car pour le moment, le saint tabernacle est vide. Marie et Joseph semblent pleurer sur leurs socles l'absence de leur bien-aimé fils...

Au port, juste devant la porte de l'église, un petit bateau à vapeur va prendre le large. Le P. Engelson se trouve à bord et voilà pourquoi l'église ne possède plus la divine réserve. Il s'en va au loin, jusqu'à Bugten, au fond du sauvage fjord d'Alten, pour enterrer un petit garçon envolé de cette terre de ténèbres vers les splendeurs du Paradis.

Sorti
voilà se
Une én
flots. L
et, susp
redresse
comman
Mais
dans les
mée noir
gues en
chine sou
délivrée
effroyabl
du bâtim
profondes
la rage de
A l'arri
ponné à l
ments décl
est à la ve

Le soleil
les habitant
un dernier
disque pour
glaces étince

Sorti du port protecteur, le bateau décline vers le Sud, et voilà ses flancs exposés à toutes les fureurs de la tempête. Une énorme vague le saisit et le couche presque contre les flots. Le jeune missionnaire se cramponne à la balustrade, et, suspendu entre le ciel et l'abîme, il attend que la nef se redresse. Il ne pâlit pas, car il sait que son divin Maître commande aux vents et aux vagues.

Mais quel concert ! Cela gémit et cela hurle, cela craque dans les mâts et cela pleure dans les envergures, et la fumée noire de la cheminée se mêle à l'écume blanche des vagues en révolution. Le bateau plonge et remonte et la machine soupire de fatigue. Tantôt l'hélice sort de la mer, et, délivrée de la résistance de l'eau, tourne avec une vitesse effroyable qui ébranle dans ses jointures la lourde carcasse du bâtiment ; tantôt le vaisseau s'enfonce dans les eaux profondes comme s'il voulait y chercher un refuge contre la rage de l'ouragan.

A l'arrière le jeune missionnaire se tient toujours cramponné à la balustrade et contemple le spectacle des éléments déchainés. La vue est du reste, bien restreinte. On est à la veille de Noël.

* * *

Le soleil a disparu depuis ce lointain jour d'automne où les habitants avaient gravi le pic le plus élevé pour lui dire un dernier adieu. Il montrait pour quelques moments son disque pourpré ; une dernière fois il dorait de ses rayons les glaces étincelantes des montagnes, et le voilà descendu pour

ne plus se montrer pendant des mois ; une dernière fois on saluait les cimes et les glaciers illuminés.

Le missionnaire songe à ce jour ; son oeil voit comme dans un rêve les champs ensoleillés du Sud, il pense à ses parents lointains, aux beaux jours de Noël qu'il aurait pu fêter avec eux, et une larme discrète tombe sur ses joues, dont l'hiver glacial des régions polaires n'a pas encore blanchi les fleurs comme à tant d'autres de ses confrères. Mais il se ressaisit. Pourquoi gémir ? Il lui reste encore l'astre des nuits, les étoiles étincelantes et les mystérieuses lueurs de l'aurore boréale et... le flambeau de la foi !

Le brave capitaine, aux traits durcis par les intempéries, est à son poste ; il tient ferme le gouvernail et, à travers les ténèbres, son oeil cherche les phares lointains qui doivent guider la marche. Mais ils sont rares ici au bout du monde. La côte est étendue, le pays n'est pas riche, et les points dangereux au milieu des légions d'îles et d'îlots sont innombrables.

Bientôt un détroit encadré par deux chaînes de montagnes reçoit le bateau. A l'abri des montagnes, le vent se calme ; mais un courant plus dangereux dans l'obscurité que dix tempêtes l'entraîne et menace à chaque instant de le briser contre les rochers. Le capitaine cependant le fait virer comme une flèche à travers le seuil du fjord d'Alten.

“ — Comment trouvez-vous le chemin dans cette obscurité ? demande le prêtre.

“ — On l'a fait tant de fois, répond le capitaine, qu'on le sent, pour ainsi dire. ”

Enfin une lumière rouge se montre au loin. Le capitaine

met le cap sur ce point. Bientôt des êtres fantastiques remuent autour de la lumière. On est arrivé à l'escale de Kvalsund.

Une foule de Quaenes de race finlandaise et de petits Lapons dans leur costume de peau se présentent à l'embarcadère.

En deux minutes le bateau est pris d'assaut. On se précipite sur les paquets, les caisses et les sacs de farine qu'on attend du Sud. Les adresses sont examinées, les papiers contrôlés par le second et les colis lancés à terre.

Un coup aigu de sifflet se fait entendre. C'est le signe du départ.

Le bateau continue sa course, course nocturne en plein jour.

Le fjord est long et nombreuses sont les stations cachées dans des coins et des recoins presque introuvables, même à la clarté du soleil. Comment le capitaine peut-il les trouver ? C'est son secret.

Midi arrive. Une faible lueur, qu'on devine plutôt qu'on ne la voit, rend vaguement perceptibles pendant une demi-heure les blanches cimes des montagnes; puis on est de nouveau plongé dans une nuit impénétrable.

Le temps passe. Enfin voici le soir, et le capitaine annonce que bientôt la station de Bugten sera atteinte. En effet, dix minutes après, une pauvre lanterne indique la place de l'embarcadère. Un coup de sifflet en fait accourir tout le personnel de service, un seul homme. *Stop!*

Tenant d'une main son autel portatif, sa valise de l'autre le missionnaire descend à terre.

Le P. Engelsen est arrivé à destination. Mais, à l'embarcadère de Bugten, personne n'est venu pour le recevoir.

Le pauvre garçon mort, dont il vient faire l'enterrement, n'était ni Norvégien, ni Lapon, mais Finlandais. Les Finlandais sont assez nombreux dans ces parages. Or, les Norvégiens sont civilisés et aimables, les Lapons sont à demi-sauvages, mais serviables, tandis que les *Quaenes* (c'est ainsi qu'on appelle ici les descendants des Finlandais) sont dénués de toute amabilité et de toute serviabilité. A Bugten, la mère du petit défunt est la seule personne de cette tribu qui appartient à l'Eglise catholique.

Tous les Quaenes de Bugten sont des mécréants, dont le seul souci est de bien manger, de s'amuser et d'envier ceux à qui leur fortune permet de mieux assouvir leurs passions. L'Evangile n'a aucune prise sur eux. Ceux d'entre eux qui éprouvent le besoin d'une religion, se font affilier à l'extravagante secte laestadienne, dont les réunions culturelles ne consistent qu'en des cris inarticulés, des discours pleins de fanatisme et des danses échevelées, imitant celles des derviches égyptiens.

* * *

Enfin, avec beaucoup de peine, notre jeune prêtre réussit à découvrir dans l'obscurité la maison mortuaire. Il y trouve rassemblés une bonne douzaine de Quaenes. Personne ne se lève à son entrée pour lui souhaiter la bienvenue.

Il demande à parler à la mère de l'enfant défunt. On lui indique une chambrette à côté. La pauvre femme, sérieuse-

ment
Elle lu
transpo
ouverte

Le P
bateau
Hamme
vin. S
plusieur
ble de f
tant bien
bre. En
compagn

Mais le
de à aller
de neige
N'importe

Il allum
l'encensoir
main gauche
la lanterne
et la croix

Un froid
levées des c
des flocons

ment malade, gardait le lit. Elle le reçut en sanglotant. Elle lui raconta que, malgré ses protestations, on avait déjà transporté au cimetière et placé dans une tombe encore ouverte le corps de son enfant.

Le P. Engelson était dans un bien grand embarras. Le bateau devait repasser le matin suivant pour le ramener à Hammerfest, où on l'attendait pour célébrer le service divin. S'il ne partait pas avec ce bateau, il devrait attendre plusieurs jours. Et la nuit est déjà fort avancée; impossible de faire venir en un si bref délai des catholiques habitant bien loin de là pour l'assister dans la cérémonie funèbre. Enfin, cependant deux Quaenes promettent de l'accompagner dans quelques heures.

* * *

Mais les heures passent et personne ne revient. Il se décide à aller seul au cimetière. La tempête siffle, des monceaux de neige tourbillonnent; pas une étoile n'éclaire le ciel. N'importe.

Il allume sa lanterne, met des charbons embrasés dans l'encensoir qu'il attache par les chaînes à son bras. Dans la main gauche il tient la navette avec l'encens, dans l'autre, la lanterne; le rituel trouve sa place sous son bras gauche et la croix sous son bras droit. Tout est logé. En route.

Un froid terrible sévit. Des avalanches de neige sont soulevées des champs et dansent dans les airs. Ce ne sont pas des flocons, ce sont des épines de glace qui frappent la

figure du voyageur. Tantôt il s'enfonce dans la neige jusqu'aux genoux, tantôt il glisse sur la glace et tombe. Avec une peine infinie son oeil cherche à découvrir, à la lueur de sa lanterne, quelque trace du chemin à suivre.

Mais voilà qu'il ne sent plus sa main gauche. Les chaînettes de l'encensoir ont interrompu la circulation du sang, et voilà le bras paralysé par l'intensité du froid. Vite il faut changer les paquets de place.

Le chemin est long, et à plusieurs reprises lanternes et objets sacrés passent d'une main à l'autre. Les charbons de l'encensoir attisés par le vent répandent à chaque instant des gerbes d'étincelles.

* * *

Voici la forêt. On la devine plutôt qu'on ne la voit. Dans sa profondeur, le pauvre piéton voit s'épaissir encore les ténèbres, déjà si épaisses. Le chemin sous les sapins ressemble à un noir tunnel.

Tout à coup retentissent des grelots de chevaux. C'est une caravane de Lapons qui porte à la foire de Bosekop un chargement de peaux et de viande de rennes.

Le missionnaire lève sa lanterne, pendant qu'un coup de vent envoie une traînée d'étincelles derrière lui. Les chevaux se cabrent et les Lapons sont pétrifiés de frayeur. Comprenant la situation, le P. Engelsen se jette en dehors du sentier pour laisser le passage libre. Il s'enfonce au milieu des arbres. Les Lapons, croyant avoir affaire à une

appari
tère. I
passent
aura ec
naves.
leur ter
rediron
cachent

Enfin
en bois p
rière lui
et des te
la voilà.

Pour ex
ouverture

Entre l
ches. Le
encensoir à
dépose sur

Puis, in
lui, car il e
aux assista
le bon Dieu
mais ne pe

apparition surnaturelle, ne cherchent pas à pénétrer le mystère. Ils fouettent à tour de bras les chevaux, et ceux-ci passent à fond de train l'endroit ensorcelé. Cet incident aura consolidé leur foi aux vieux contes et mythes scandinaves. Et pendant les longues nuits de l'hiver, assis sous leur tente autour du pot à café bouillant sur la braise, ils rediront aux enfants et aux femmes quelles horreurs se cachent dans les profondeurs de la forêt d'Altengaard.

* * *

Enfin voici le cimetière. Il est entouré d'un haut treillis en bois peint en noir. Le prêtre ferme soigneusement derrière lui la porte d'entrée, et cherche, au milieu des croix et des tertres couverts de neige, la tombe nouvelle. Enfin, la voilà.

Pour empêcher la neige de la combler, on a tendu sur son ouverture un vieux linceul, retenu par des blocs de pierre.

Entre les tombeaux un sapin tend vers le ciel ses branches. Le prêtre suspend sa lanterne à l'une d'elles, l'encensoir à une autre et fixe la croix au tronc de l'arbre. Il dépose sur la neige le reste des objets sacrés.

Puis, instinctivement, il promène son regard autour de lui, car il est habitué à adresser quelques mots d'exhortation aux assistants de l'enterrement. Personne ! Il est seul avec le bon Dieu et le pauvre petit, qui attend sa bénédiction, mais ne peut plus entendre sa voix.

Il se met donc à rouler de côté les pierres qui retiennent le linceul. La fosse apparaît et, au fond, le petit cercueil auquel personne n'a encore rendu les honneurs suprêmes, mais que le ministre de Dieu n'a pas voulu abandonner.

Il laisse tomber dans la neige son manteau fourré, et la lueur de la lanterne éclaire l'étole et ses croix d'argent.

“ *Libera me, Domine, de morte aeterna,* ” murmurent ses lèvres transies par le froid. Une aigre bise souffle. L'étole flottant devant sa bouche interrompt à chaque instant sa voix.

“ *Pater noster.* ”

Il saisit le goupillon et fait le tour du tombeau pour l'asperger. Mais son pied s'appuie sur une grosse pierre, qui tombe avec fracas sur le cercueil. Lui-même glisserait dans le trou béant s'il ne se retenait en saisissant fort à propos une branche de sapin.

“ *Tremens factus sum ego et timeo.* ”

Comme ces paroles du texte sacré s'appliquent bien à lui ! Au-dessus de sa tête, le ciel obscur, tout autour une désolante solitude, des croix et des tertres funéraires entre lesquels se jouent les ombres provoquées par la lanterne ; devant lui une tombe ouverte.

Mais quoi !

En levant les yeux, que voit-il ! Que veut dire cette longue file de points luisants en dehors du grillage du cimetière ! Seraient-ce des yeux de loups ? Pas de doute, car voilà que des oreilles en pointe se dessinent. La porte du cimetière est-elle bien fermée ? Oui, heureusement.

“ R
Un
A la
met à l
“ Va
prend l
malgré
C'étaien
Il étei
nier De
l'embarc
Il rep
allumée.
mais, en
Le len
roisse. Il
la lampe
plus sept

Minuit !
Cependas
laire, répan
Le P. En
de quitter l
l'ombre du

“ *Requiescat in pace! Amen!* ”

Un grand signe de croix clôt la cérémonie.

A la vue de ce mouvement, une des bêtes aux aguets se met à hurler longuement : *Van! van!! van!!!*

“ *Van! van! van!* ” fait après lui toute la meute, puis elle prend la fuite, et le jeune prêtre, tout engourdi qu’il est et malgré le sérieux de la situation ne peut s’empêcher de rire. C’étaient des chiens lapons à demi-sauvages.

Il éteint les charbons de l’encensoir, et, en disant un dernier *De profundis* pour le défunt, se remet en route pour l’embarcadère; il n’y avait pas de temps à perdre.

Il repasse devant la maison mortuaire. Une lampe y est allumée. Quelqu’un entr’ouvre discrètement la porte : mais, en voyant le prêtre, il la referme brusquement.

Le lendemain, le missionnaire est de retour dans sa paroisse. Il fait descendre sur l’autel le Sauveur du monde et la lampe du sanctuaire se rallume devant le tabernacle le plus septentrional de la Terre.

III. — Voyage de noces en Laponie

Minuit ! minuit !

Cependant une mer de lumière, échappée du disque solaire, répand ses flots dorés sur les flots de la Mer Glaciale.

Le P. Engelsen est à bord du bateau à vapeur qui vient de quitter le port de Hammerfest. Ses brebis, habitant à l’ombre du Cap Nord, l’ont appelé, et le bon pasteur ac-

court toujours au premier appel de ses ouailles. Il salue une dernière fois la croix de son cher clocher, et, ouvrant son bréviaire, il prie :

*Jam lucis orto sidere,
Deum precemur supplices
Ut in diurnis actibus
Nos servet a nocentibus.*

Qu'elle est accidentée, l'âpre côte de la Mer Glaciale ! Le paysage monte, monte toujours, comme s'il voulait atteindre le ciel, puis d'un bond subit il se précipite dans la mer. Cette côte est battue souvent par les tempêtes arctiques qui s'y déchaînent avec une violence inouïe et par les vagues révoltées qui déchirent ses flancs. Ici le granit d'un flot défie les eaux tumultueuses et les rejette changées en écume ; là les flots courroucés, déchirés par les écueils, s'enfuient en hurlant et vont mourir d'épuisement sur la grève.

Mais aujourd'hui ni tempête ni vagues. La Mer Glaciale est devenue un immense miroir et berce en souriant l'image dorée du soleil de minuit.

Le missionnaire a terminé ses Petites Heures. Il promène son regard sur les ondes pourprées, qui, au loin, semblent se marier au ciel d'azur.

* * *

Dans ces parages septentrionaux, chaque jour, presque chaque heure, donne au paysage une teinte différente.

Les
lette.
voile
matro
meil, t
cuirass
ge et l
Le m
avec lu
" Be
superea
Plus
collines
réduite
chétifs,
bustes, h
vivificat
" Ben
versa ger
Soudai
cap, a do
pourrait
Le brui
qui ont le
nuée qui é
poussant
aire, perel
nuages, et
baleine sou
d'eau en l'

Les nuages eux-mêmes changent à chaque instant de toilette. Tantôt ce sont de jeunes fées enveloppées dans un voile blanc et tendre comme le lys; tantôt de majestueuses matrones au manteau jasmin flottant et au panache vermeil, tantôt des guerriers menaçants au casque luisant, à la cuirasse d'airain, aux armes flamboyantes, annonçant l'orage et la tempête.

Le missionnaire reprend sa prière et toute la nature prie avec lui :

“Benedicite, omnia opera Domini, Domino; laudate et superexaltate eum in saecula!”

Plus on navigue vers le Nord, plus les îles deviennent des collines et les collines des montagnes. Mais la végétation est réduite à quelques bouleaux nains, à quelques brins d'herbe chétifs, à quelques fleurs peureuses. Tous cependant, arbustes, herbes et fleurs, rayonnent de joie à la vue du soleil vivificateur.

“Benedicite, montes et colles, Domino; benedicite, universa germinantia in terra, Domino!”

Soudain, quel vacarme! Le capitaine, devant tourner un cap, a donné un coup de sifflet pour avertir le bateau qui pourrait venir de l'autre côté.

Le bruit a réveillé les millions d'eiders (canards à duvet) qui ont leurs nids dans les fentes du roc, et en une immense nuée qui éclipse le soleil, les volatiles s'envolent au ciel en poussant des cris d'effroi. L'aigle, lui aussi, a quitté son aire, perchée au sommet de la falaise encapuchonnée de nuages, et il plane majestueusement dans les airs. Et la baleine soulève sa tête au-dessus des flots et lance son jet d'eau en l'air.

Et le prêtre poursuit sa prière :

“ *Benedicite, cete et omnia quae moventur in aquis, Domino; benedicite, omne volucres coeli, Domino !* ”

* * *

Enfin le Cap Nord, la dernière vedette de l'Europe vers le Nord, montre son âpre silhouette à l'horizon. Les touristes qui jusque-là s'étaient adonnés aux douceurs du sommeil dans les cabines, se précipitent sur le pont, et, dans toutes les langues du monde civilisé, poussent des exclamations.

Le prêtre, lui, regarde avec émotion une petite baie de l'île Magero. Là se trouve un petit groupe de huttes de pêcheurs. C'est Gjaesvaer, le hameau le plus septentrional du monde entier. C'est là qu'en 1849, le P. Kjelsberg, mort à Fiedriksstad le 6 avril 1887, après une belle carrière de missionnaire, a reçu le jour dans une famille protestante qui se convertit plus tard à la religion catholique. Le P. Engelson, converti, lui aussi, donne à son compatriote et confrère défunt une larme fraternelle et un *De profundis*.

Le navire est arrivé au bout du monde.

Le *steamer* qui porte le P. Engelson double le cap Nord et s'enfonce dans la baie de Harnviken. Ce n'est pas un bateau de touristes.

C'est un bateau de poste ordinaire ; mais lorsqu'il y a beaucoup de voyageurs étrangers, le capitaine leur fait le plaisir de s'arrêter assez longtemps au Cap pour qu'ils puissent y monter. L'ancre est jetée. Les barques se rem-

plissent
dames,
L'asc
rain, fo
ble. A la
le sentie
river les
Dieu a c
se tende
Enfin
et rafraî
tent à la
On s'a
sa hauteu
sans borr
pêche au
balance su
gelsk s'en
de la Mer
Longueme
unique au
lisant les s
Puis, les
nel, les bot
tent et le c
coupes. H
graphiques
groupes qu
tard.

plissent de touristes, et, après maint petit cri d'effroi des dames, les déposent entre les rochers du rivage.

L'ascension commence. La pente est fort raide et le terrain, formé en grande partie de pierres roulées, fort instable. A la sueur du front et souvent à quatre pattes on gravit le sentier abrupt. Les jeunes se disputent l'honneur d'arriver les premiers. Les plus âgés et surtout ceux que le bon Dieu a dotés d'un lest au-delà de l'ordinaire, s'entr'aident, se tendent la main et soufflent comme des automobiles.

Enfin on atteint le plateau. Une délicieuse brise caresse et rafraîchit. Voilà le kiosque et l'obélisque qui racontent à la postérité la visite du roi Oscar II en 1873.

On s'approche, en frissonnant, du bord de la falaise. De sa hauteur vertigineuse on promène le regard sur la plaine sans bornes de la mer Glaciale. Çà et là une barque de pêche aux voiles déployées en route pour le Spitzberg se balance sur les flots, tandis qu'un lourd bateau d'Archangelsk s'en va vers le Sud pour troquer la farine des bords de la Mer Blanche avec la morne séchée du Finmarken. Longuement on s'absorbe dans la contemplation de ce site unique au monde dont on a rêvé pendant son enfance en lisant les *sagas* des héros scandinaves.

Puis, les langues se délient. Pour fêter ce moment solennel, les bouchons des bouteilles de vin de champagne sautent et le doux nectar Heidsieck-Monopole écume dans les coupes. Hourrah! Hoch! Eviva! Les appareils photographiques sont braqués et emmagasinent des vues et des groupes qu'on sera bien aise de revoir et de montrer plus tard.

* * *

Le P. Engelson n'a pas goûté le champagne; mais un *Le Norge* (Vive la Norvège) enthousiaste, sorti de sa poitrine, s'est mêlé aux joyeuses clameurs des autres.

“ — Quel est ce voyageur? demande en le voyant un touriste français.

“ — C'est un prêtre norvégien, lui répond un de ses compagnons de route. Où ne rencontre-t-on pas le prêtre catholique ? ”

Un coup de sifflet, long, pénétrant, partit du bateau, avertit qu'on est resté assez longtemps et que le capitaine s'impatiente. La caravane descend en toute hâte.

Le touriste français aborde le jeune prêtre :

“ — Y a-t-il donc, lui demande-t-il, une paroisse et des catholiques ici au bout du monde ?

“ — Mais certainement.

“ — Et vous êtes en tournée d'administration.

“ — Oui! je suis en voyage de nocces.

“ — En voyage de nocces !!!

“ — Sans doute. Je me rends au Magero Sund, où je dois bénir le mariage d'un jeune couple. Il y a des catholiques jusqu'au fond de ce désert désolé. Ce sont, à quelques exceptions près, de pauvres pêcheurs; ils n'ont encore ni église, ni chapelle, ni prêtre, et c'est pour ce motif que, d'Hammerfest, où se trouve mon église paroissiale, je dois souvent venir jusqu'ici et pas toujours au clair du soleil de minuit. ”

Le
prêtre

“ —

Le b
Honni
gero, do
du Laxe
Magero

Honni
trée; c'e
faut pou
qu'eux-n

On abo
et de sa n
Bientôt
n'en a jan
de têtes d
vont les tr
Svølvaer.

Quelques
ter le déba

Le touriste serre affectueusement la main du jeune prêtre :

“ — Il faut du courage pour cela ! ”, lui dit-il tout ému.

* * *

Le bateau tourne à droite et s'enfonce dans le port de Honningsvaag, pâté de maisons au Sud-Est de l'île de Magero, dominant l'entrée de l'immense fjord de Pors-Anger, du Laxefjord, qui descendent vers le Sud, et du détroit de Magero qui retourne vers l'Ouest.

Honningsvaag est le centre commercial de toute la contrée; c'est là que les pêcheurs achètent tout ce qu'il leur faut pour vivre, à l'exception du poisson, la seule chose qu'eux-mêmes puissent vendre.

* * *

On aborde. Le missionnaire, chargé de son autel portatif et de sa malle, met pied à terre.

Bientôt il s'arrête étonné devant une montagne comme il n'en a jamais vu. Elle est formée de millions et de millions de têtes de morues séchées, attendant ici les bateaux qui vont les transporter à la grande fabrique de guano près de Svolvaer.

Quelques gamins ont grimpé jusqu'à la cime pour inspecter le débarquement.

“ — *Velkommen pastor* (le pasteur attendu) ! ” s’écrient-ils aimablement en secouant joyeusement leurs casquettes à la vue du prêtre catholique qu’ils reconnaissent à son collet romain.

“ — Bonjour, mes amis ! Y a-t-il ici un hôtel ? ”

En un instant ils dégringolent de leur belvédère, s’emparent de ses bagages et le conduisent à une baraque de bois :

“ — Voilà l’hôtel ! ” disent-ils.

Plus on avance vers le Nord, plus les hôtels se rétrécissent, et ici l’hôtel est réduit à sa plus simple expression. Mais il n’y a pas à s’y méprendre ; car son enseigne offre en lettres capitales le mot : HOTEL.

Le P. Engelson entre. Personne. Il frappe à droite, il frappe à gauche ; nul ne lui répond. Enfin l’escalier craque et il voit descendre un être qui appartient au beau sexe, il lui demande une chambre pour loger.

Une chambre, une chambre à lui seul ! Mais l’hôtel ne possède qu’une grande pièce avec deux longues rangées de lits ; il n’a qu’à choisir.

Lorsque le missionnaire aperçut à côté de chaque lit un immense crachoir destiné à recevoir pendant la nuit les expectorations des pensionnaires du lieu, lorsque des traces encore fraîches lui eurent montré que la moitié du temps le jet de salive n’atteint pas son but et peut fort bien... atteindre le voisin en pleine figure, il eut un frisson. Ah ! qu’ils savent cracher, ces pêcheurs, même dans les locaux publics, même à l’église ! Non, plutôt dormir en plein air. Mais il ne devait pas être réduit à cette extrémité.

Tout
talité d
les roch
promont
voyage
détroit
avec des
La tab
Nord, le
succulent
de renne,
Une foi
pour prép
Mais le
oublier les
la bénédic
ningsvaag,
le père de l
Risvik.
Aucun ch
terre que l
lointaines
cette famille
merfest. Se
l’on se mari
Le pilote t

* * *

Tout près de là une famille catholique lui offrit l'hospitalité dans une coquette maisonnette blanche, perchée sur les rochers au-dessus de la mer. Le mari est pilote. Du promontoire où il est perché il épie les bateaux qui, en leur voyage entre le Sud et la Mer Blanche, doivent passer le détroit de Magero. Lui et sa femme accueillent le prêtre avec des transports de joie.

La table est bientôt mise. Il y a toutes les richesses du Nord, le délicieux saumon du torrent, les *multebaers*, baies succulentes et parfumées croissant sur le marais, la langue de renne, les oeufs de l'oie à duvet, que sais-je encore ?

Une fois le repas terminé, la diligente ménagère s'éclipse pour préparer le lit du missionnaire.

Mais le Père ne peut pas penser au repos. Il ne peut pas oublier les deux fiancés dont il doit sceller le bonheur par la bénédiction nuptiale. Ils habitent loin, très loin de Honningsvaag, juste au bout opposé du détroit de Magero. Là, le père de la future est préposé à la garde du petit phare de Risvik.

Aucun chemin n'y mène. Pas d'autre communication par terre que le téléphone du phare, qui signale aux stations lointaines le passage des bateaux, mais permet encore à cette famille de communiquer avec le missionnaire d'Hammerfest. Seulement nous ne sommes pas en Amérique, où l'on se marie par téléphone.

Le pilote tint à y conduire lui-même le missionnaire. Un

quart d'heure après, le canot était lancé et fendait les flots. Les fiancés n'auront pas à attendre. Malheureusement le vent devient de plus en plus faible, bientôt il y a calme absolu, et l'on doit saisir les avirons. Un peu avant minuit on atteint une pointe de la terre ferme. Les rameurs sont épuisés. Vite le pilote sert un petit repas nocturne au clair de soleil, car après minuit le prêtre ne pourra plus rien prendre, s'il veut célébrer la sainte Messe.

On lunche, on fait la sieste. A 2 heures du matin on reprend place dans le canot. Etendu sur de molles couvertures au fond de l'embarcation, le cher Père peut prendre un peu de repos. Bientôt il dort, cadencé comme dans un berceau et le pilote peut hisser les voiles, car une assez forte brise s'est mise à souffler.

Enfin on atteint le phare.

* * *

Deux hommes en descendent vivement et se précipitent vers la plage pour aider à tirer le canot à terre : C'est le père de la fiancée et le fiancé lui-même.

Bientôt toute la famille, la famille catholique la plus septentrionale du monde entier, accourt pour voir le Père attendu avec tant d'impatience. C'est à qui rattrapera le premier sa main. On introduit le missionnaire dans la maisonnette. Pour entrer, il doit baisser son front, car la porte est basse. Mais la pièce est assez grande et il y a de la place pour tous ; la petite marmaille fourmille dans un

trou à
nouvel

Le po
chaises
tée. Al
fesser.

La Sa
servent à
Seigneur
hutte, au

C'est gr
autres oeu
perdue au
Les orneme
tion des sai
Lyon, de B
si jamais il
divin célébri
voir avec q
quelle consol
charité !

La prière
Communion
sionnaire pré

trou à côté, d'où leurs blondes têtes se tendent pour voir le nouvel arrivant.

Le prêtre arrange sur une table son autel portatif; les chaises sont placées en deux rangées. La chapelle est montée. Alors tous sortent, mais pour revenir un à un se confesser.

La Sainte Messe commence. Le pilote et un des garçons servent à l'autel. Un petit coup de sonnette annonce que le Seigneur du ciel et de la terre a fait son entrée dans cette hutte, aussi pauvre que jadis l'étable de Bethléem.

* * *

C'est grâce à l'Oeuvre de la Propagation de la Foi et aux autres oeuvres apostoliques que même une pauvre hutte perdue au pied du Cap Nord reçoit le ministre du Seigneur. Les ornements et les vases sacrés qui y servent à la célébration des saints mystères, ce sont les oeuvres apostoliques de Lyon, de Bruxelles et de Munich qui les ont fournis. Ah! si jamais il était donné aux associés d'assister à l'office divin célébré sous l'humble toit de leurs protégés, et de voir avec quelle ferveur les pauvres néophytes prient; quelle consolation et quelle récompense ce seraient pour leur charité!

La prière est dite. L'action de grâces après la sainte Communion est longue et fervente. Et maintenant le missionnaire prépare tout pour la bénédiction nuptiale.

* * *

Il avait, longtemps d'avance, écrit aux fiancés quelles formalités ils avaient à remplir pour satisfaire aux prescriptions de la loi civile. En Norvège la loi prescrit, sous peine d'amende, certaines mesures dans l'intérêt public, la production d'un certificat de vaccination par les futurs époux, par exemple.

Or, les fiancés avaient oublié la recommandation du prêtre concernant le certificat de vaccination. Pour comble de malheur, la fiancée n'était pas même vaccinée.

Les futurs époux sont terrifiés.

“ — Père, dit le futur, je vous supplie, mariez-nous ! Je travaillerai comme un esclave pour pouvoir payer l'amende. Ayez pitié de nous ! ”

“ — Mais, dit le prêtre ; il n'y a vraiment pas lieu de désespérer. Ce que vous avez malheureusement omis de faire, faites-le maintenant sans délai. Prenez votre barque, gagnez l'île de Maasô où se trouve un médecin, faites vacciner la fiancée et certifier la vaccination, et puis venez à Honningsvaag, où je vous attendrai et vous marierai chez notre ami le pilote. ”

“ — Partons ! partons ! s'écrient les deux jeunes gens.

La barque est mise à flot, les voiles montées, et bientôt la légère embarcation, favorisée par le vent, vole comme une flèche sur les vagues. Le prêtre, armé de son binocle, la suit du regard. Peu à peu la barque devient un cygne, qui lui-même disparaît enfin au loin à l'ombre de l'île de Maasô.

“ — Père, dit le chef de la famille, vous êtes encore à

jeûn. Re
Le pil
barcation
ger les b
fait de cl

Il faut
Les adie
et petits, s
mains pou
On arriv
maisonnett
Un jour,
bles entreti
Enfin, dans
le fiancé, te
précieux ce
“ — Et n
sans délai ”
“ — Avec
chère petite
Messe. Et pu
en une tonne
Ce fut sole
mise à contrit
L'autel fut di

jeûn. Refuseriez-vous le peu que nous avons à vous offrir?"

Le pilote rappelle qu'il y a des provisions dans son embarcation. Le missionnaire ne veut cependant pas désobliger les bonnes gens qui l'invitent et il accepte un verre de lait de chèvre et un biscuit.

* * *

Il faut songer au retour à Honningsvaag.

Les adieux sont touchants, et, le canot parti, tous, grands et petits, se tiennent longtemps sur la plage et agitent les mains pour dire au prêtre combien ils l'aiment.

On arrive enfin à Honningsvaag. On aborde près de la maisonnette du pilote.

Un jour, deux jours s'écourent, jours de repos et d'aimables entretiens entre le pasteur et ses chers paroissiens. Enfin, dans l'après-midi du second jour, on frappe. C'est le fiancé, tenant d'une main sa chère Marie et de l'autre le précieux certificat.

" — Et maintenant nous allons procéder au mariage sans délai ", fit le prêtre.

" — Avec votre permission, répond le jeune homme, ma chère petite Marie aimerait bien que ce fût après la Sainte Messe. Et puis cela nous donnera le temps de nous mettre en une tonue répondant à la solennité. "

Ce fut solennel en effet. Toute la verdure de la côte fut mise à contribution pour orner dignement la salle à manger. L'autel fut dressé entre les deux fenêtres. Un grand tapis,

l'orgueil de la maison, fut étendu devant l'autel. Les rideaux furent descendus pour tempérer la lumière et permettre aux faibles flammes des cierges de briller un peu. On brûla même un peu d'encens pour donner au sanctuaire improvisé l'illusion de l'église. Et le Saint-Sacrifice est célébré. Les catholiques reçoivent le pain des anges. Le missionnaire distribue aux jeunes fiancés le pain de la parole divine, et, enfin, ils sont déclarés unis pour la vie.

Quel bonheur pour tous !

Le pilote et sa femme sont presque plus heureux que les jeunes mariés. Ils ont préparé un opulent repas de noces. Des toasts sans fin le clôturent.

* * *

Mais voici qu'un nuage de fumée annonce le bateau-poste qui doit ramener le Père à son cher Hammerfest. Les adieux attendris s'échangent.

Avant de doubler le promontaire, le prêtre se retourne et jette un dernier regard sur l'hospitalière maisonnette qui a vu tant de bonheur chrétien. Ceci se passait durant l'été de 1908.

* * *

L'année suivante, ce fut mon tour de naviguer dans ces parages.

La visite canonique terminée à Hammerfest, j'eus à dou-

bler le
frontière
blissement
une stat
de Vard
Nordkyn
tempête.
mariés, e
missait e
de mer ;
lon, le co
un quart
capitaine
La lang
délicieuse
catholique
Le brav
passage et
me saluère
En pass
maison du
sur la petit
deux cents
et petits, to
Je levai me
signe de la
ils se levère
d'écharpes
" — Vive
gorges répét

bler le Cap Nord pour me rendre à Kirkenoes, à l'extrême frontière russo-norvégienne, où peut-être les nouveaux établissements métallurgiques nous obligeront bientôt à fonder une station. J'avais salué en route les intéressantes villes de Vardô et de Vadsô; j'avais essuyé à la hauteur du Cap Nordkyn et des sauvages *neadels* Fanahorn une effroyable tempête. A bord se trouvait un aimable couple de jeunes mariés, en voyage de noces en ce bout du Monde. Lui, gémissait en bon français, car il était aux prises avec le mal de mer; mais elle, sa petite femme, fraîche comme le papillon, le consolait: " Courage, mon pauvre petit chou! Dans un quart d'heure nous serons à l'abri dans le fjord. Le capitaine me l'a assuré. "

La langue de la patrie les avait trahis, et quelles heures délicieuses j'ai passées avec ce jeune couple franchement catholique!

Le brave pilote de Honningsvaag avait été averti de mon passage et, du haut de leur promontoire, lui et sa femme me saluèrent en agitant le drapeau national.

En passant le Magerôsund, j'aperçus de très loin la maison du garde de Risvik. Toute la famille était debout sur la petite plateforme et lorsque le bateau passa à environ deux cents mètres de la terre, je les vis tout à coup, grands et petits, tomber tous à genoux et tendre les mains vers moi. Je levai mes mains vers le ciel et traçai sur eux un grand signe de la croix, qu'ils tracèrent, eux, sur leur front. Puis ils se levèrent en agitant tous ce qu'ils avaient de linge et d'écharpes à agiter.

" — Vive notre évêque! " criaient-ils et les grottes et les gorges répétèrent: " Vive notre évêque! "

* * *

A mon retour à Hammerfest, le 14 juillet, j'entendis une canonnade en règle. Dans le port se trouvait le vaisseau de guerre *Lavoisier*, ayant à bord le cher ministre de France, M. Delavand. Une dernière salve saluait la fête nationale française.

M. le Ministre et le Commandant étaient venus au presbytère pour me saluer et m'inviter à la réception solennelle à bord. Hélas! notre bateau était en retard et devait immédiatement repartir. Je n'eus que le temps d'envoyer ma carte avec trois mots de remerciements et de félicitations. Eux partaient pour Vadsô, d'où je revenais, et moi, je naviguais vers Tromsô, où les fidèles m'attendaient. Douze heures plus tard, une dépêche de Honningsvaag m'apporta les salutations des deux aimables représentants de la France.

* * *

Le Cap Nord est loin; mais le monde devient tous les jours plus petit. Dans quelques années les voyages de noces seront poussés jusqu'au Pôle Nord. Pourvu que je n'aie pas besoin d'étendre jusque là mes tournées pastorales!

IV. — En barque sur la mer Loppen.

Le bateau à vapeur a terminé son chargement au port de Hammerfest et le capitaine dans sa cabine fait une pe-

petite ste
sur son
Mais v
“ — Q
Le P. I
“ — P
lent au l
Voudriez-
l'île de L
pêcheurs
“ — A
pour oblig
La fami
du Bergsf
de géants
nach des l

Le steam
Il emporte
de pêche en
le pont est c
qu'ils ont é
salle avec le
moyen de le
pas besoin d
faire eux-mé
Un petit g

petite sieste avant de reprendre la mer vers le Sud. Etendu sur son canapé il ferme les yeux.

Mais voilà qu'on frappe à la porte.

“ — Qui est là ? ” s'écria-t-il en sursautant.

Le P. Engelson entre.

“ — Pardon, capitaine ! Mes devoirs de prêtre m'appellent au Bergsfjord, où une famille catholique m'attend. Voudriez-vous faire arrêter votre *steamer* à la hauteur de l'île de Loppen pour me permettre de m'y rendre ? Deux pêcheurs avec une barque m'y attendent.

“ — *All right!* Vous savez bien, Monsieur le Curé, que, pour obliger un ministre de Dieu, je ferais l'impossible. ”

La famille que doit visiter le P. Engelson habite au bord du Bergsfjord, à l'Ouest de Hammerfest. C'est une famille de géants dont j'ai eu l'occasion de parler dans l'*Almanach des Missions* de 1908.

* * *

Le *steamer* part. Il est absolument bondé de passagers. Il emporte au moins 500 pêcheurs, qui, à la fin de la saison de pêche en Laponie, regagnent leurs foyers. Presque tout le pont est occupé par eux ; mais c'est surtout sur le devant qu'ils ont élu domicile. Ils y ont construit une véritable salle avec leurs malles et leurs coffres et l'ont couverte au moyen de leurs voiles étendues sur les avirons. Ils n'ont pas besoin de restaurateur pour les servir, étant habitués à faire eux-mêmes leur cuisine.

Un petit groupe surtout s'était mis à son aise. Il avait

installé près de la machine une immense chaudière pleine de café. Sur une grande caisse renversée, des tasses, un sucrier, d'énormes tranches de pain et un petit tonneau plein de beurre s'étaient en ordre. Et on mangeait et on buvait. Dieu ! comme ces gaillards savent manger et boire ! Puis on sert le café ; alors on entend l'écrasement des morceaux de sucre : en Norvège, les gens du peuple ne font pas fondre le sucre dans le café ; ils le mettent directement dans la bouche.

Puis la conversation reprend. Tout à coup une voix de fausset se fait entendre dans un coin. Elle vient d'un vieux grognard imberbe. Il lance un flux de paroles que personne ne comprend. C'est que la situation de l'orateur est loin de favoriser son éloquence. Il est assis sur une petite caisse un peu en dehors du groupe, tout à côté de la partie postérieure d'un cheval, qui à chaque instant lui fouette la figure de sa longue queue. La pauvre bête ne comprend pas pourquoi chaque mouvement de son plumbeau est suivi d'un coup de poing sur son arrière-train. A la fin le petit bonhomme se fâche tout rouge. Et, juste alors, un coup de queue fait basculer la tasse de l'orateur et choir le contenu sur ses habits. Fureur indescriptible de la victime et incoercibles convulsions de rire dans l'assistance. L'honorable petit vieillard ne sait plus sur qui déverser sa bile ; il se met à cribler de coups le pauvre quadrupède jusqu'à ce que le propriétaire, un gaillard herculéen, intervienne et, d'un soufflet bien placé, termine l'incident qui avait déchaîné une folle gaieté parmi les passagers.

* * *

Deux jeunes Lapons, en pelisse de gala, étaient au premier rang des spectateurs qu'ébaudissait fort cette scène :

“ — Savez-vous qui sont ces deux gaillards ? ” dit le capitaine au missionnaire.

“ — Sans doute de riches jeunes gens en train de parcourir le monde.

“ — Parfaitement ; ils vont à Trondhjem pour terminer leurs études aux frais de l'Etat.

“ — Ce sont comme qui dirait des boursiers ?

“ — Oui, des boursiers, mais d'un genre tout spécial... Vous savez que les Lapons sont très vindicatifs. Ces deux-là ont eu maille à partir avec leurs voisins, et pour se venger ils ont coupé les jarrets de leurs rennes, qui alors ont dû être tués, et les voilà en voyage pour Trondhjem, où ils auront à faire quelques mois de prison.

“ — Ils n'ont pas l'air d'être trop abattus.

“ — Pas le moins du monde. C'est pour eux une occasion unique pour faire un voyage gratuit et pour perfectionner leurs connaissances, sans compter que l'Etat leur servira gratuitement une excellente nourriture. De retour à Karaskjok ou à Koutokeino, ils exerceront le métier qu'ils auront appris en prison, et voilà leur fortune faite. Il y a des Lapons qui commettent des délits tout exprès pour bénéficier de ces avantages. On raconte même que deux Lapons s'entendirent : l'un imputa à l'autre un méfait qu'il n'avait pas commis à charge pour celui-ci de rendre, lors de son retour de Trondhjem, le même service à son camarade ! ”

* * *

Drôle de gens, ces petits Lapons !

Par exemple ils aiment à la folie les couleurs ! Plus elles sont criardes, plus elles leur plaisent. De là les bordures rouges, jaunes et vertes, dont ils ornent leurs costumes, qui sont très pittoresques, surtout sur un fond de neige. Sans doute c'est l'uniforme et monotone teinte grise de leurs paysages qui provoque chez eux ce goût pour les nuances vives.

Tout ce qui est beau fait sur ces enfants de la nature une profonde impression. C'est même une des raisons qui les attire vers notre sainte religion.

Arrivent-ils dans une ville où il y a une église catholique, les Lapons, même protestants ou à demi payens, assistent inmanquablement, souvent en groupes nombreux, à l'office. Ils prennent humblement place près de l'entrée et attendent parfois pendant des heures le commencement de la sainte Messe. Ce qu'ils voient, les remplit d'admiration ; la lumière des cierges, les chandeliers dorés, les ornements sacrés, la nuée d'encens qui enveloppe l'autel et le prêtre, les soutanelles rouges et les surplis blancs des enfants de chœur, tout les ravit. Lorsque le bedeau recueille l'offrande des assistants, ils tirent leur maigre bourse, et leurs gros sous font résonner l'aumônière, car ils ne sont pas avares pour le bon Dieu, les Lapons !

(*A suivre*).